

# JOURNAL DES DEMOISELLES

1, BOULEVARD DES ITALIENS, 1

ÉDITION CHAMOIS PARAISSANT LE 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 F. — DÉPARTEMENTS, 12 F.

## TROIS ÉDITIONS BI-MENSUELLES

PARAISSANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

ÉDITION VIOLETTE avec un grand Patron imprimé au recto et au verso.	Paris.. . . . .	15 fr
	Départements.. . . . .	18 fr.
ÉDITION BLEUE avec 30 Gravures. Total : 48 par an et 8 pages de Modes par mois.	Paris.. . . . .	16 fr.
	Départements.. . . . .	18 fr.
ÉDITION VERTE avec les Patrons et les suppléments de Modes des deux autres Éditions, et douze Patrons à découper en plus.	Paris.. . . . .	20 fr.
	Départements.. . . . .	24 fr.

Les Abonnements partent du 1<sup>er</sup> Janvier et se font pour l'année entière.

## ÉDITION HEBDOMADAIRE

Couverture orange

PARIS : Un an, 28 fr.; Trois mois, 7 fr. 50 | DÉPARTEMENTS : Un an, 32 fr.; Trois mois, 8 fr. 50

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.	ÉDITION ORDINAIRE.	3 édit. bi-mens <sup>lles</sup>		Édit. hebdomadaire	
		VIOLETTE et bleue.	VERTE	3 MOIS	UN AN
Belgique, Italie, Suisse, Luxembourg. . . . .	14	21	26	9	36
Angleterre, Égypte, Espagne. . . . .	15	22	28	10	40
Etats du Pape, Portugal, Bavière, Saxe, Prusse, Autriche, Allemagne, Hollande. . . . .	16	23	30	11	42
Turquie, Tunis, Tripoli et Maroc. . . . .	17	24	32	12	48
Colonies françaises et étrangères, Russie, Grèce. .	18	28	34	13	50
Moldo-Valachie, Corfou, Zante, Suède, toute la voie d'Autriche. . . . .	19	29	35	14	54
Brésil. . . . .	20	30	38	15	56
Nouvelle-Zélande, Chili, Pérou, toute voie de Panama, Indes françaises. . . . .	22	33	42	16	60

## ON S'ABONNE

EN ENVOYANT UN MANDAT DE POSTE A L'ORDRE DU DIRECTEUR DU JOURNAL  
1, Boulevard des Italiens, 1

POUR LA PRUSSE ET POUR LA RUSSIE

on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des Postes de Cologne et de Sarrebruck.

POUR LA BELGIQUE ET LA HOLLANDE

Chez M. DESTERBECQ, rue du Casino, 9, à Bruxelles.

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS



## RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

*M<sup>me</sup> M. T., à P.* — En effet, madame, la couverture du journal, en parlant des commissions que nous offrons de faire pour nos abonnées, cite les *étoffes d'ameublement* et non les *ameublements* eux-mêmes; ceci a laissé des doutes dans votre esprit, bien qu'il soit écrit, quelques lignes plus haut, que nous nous chargeons de toute espèce de commissions. Ce toute espèce comprend aussi le mobilier; vous pourrez donc nous adresser votre commande quand il vous plaira, veuillez ne pas attendre les derniers jours de l'année et surtout ne craignez pas d'entrer dans les détails les plus minutieux.

*Une amie froissée.* — Depuis que son mari occupe une plus haute position, votre amie n'est plus la même pour vous, vous pouvez en souffrir, mais, ne fussiez-vous pas chrétienne, vous ne devriez pas lui en vouloir. On ne peut s'élever sans se gonfler, ni rester élevé sans rester enflé; c'est, paraît-il, une loi, au moral comme au physique.

*M<sup>me</sup> J., Charente Inférieure.* — Pour les deux premiers tiers de l'abat-jour vert, envoyer 40 centimes; pour les neuf premiers mois de l'année 9 francs. Heureuse que ce premier numéro vous ait tant plu.

*M<sup>me</sup> C..., Indre-et-Loire.* — Pour un tiers d'abat de l'abat-jour, 20 centimes; pour l'abat-jour complet 50 centimes. — Envoyer des timbres-poste. Bien spécifier quel tiers on désire recevoir.

*M<sup>me</sup> F. B., à F.* — Si, pour votre renouvellement, vous voulez bien vous adresser directement à nous, vous n'aurez plus à souffrir de cet ennui. Nous sommes, d'ailleurs, très-flattée de vous voir le sentir aussi vivement.

*En regrettant le beau soleil d'été.* — Toutes les paroisses de Paris ont des bibliothèques très-bien composées et gratuites, mais nous doutons qu'il existe une bibliothèque de bons livres à laquelle on puisse s'abonner.

*Une Fréventine.* — Je ne pense pas que la société des Sciences et Arts de Lille ouvre un nouveau concours; pour vous en assurer, vous pourriez vous procurer à Lille, librairie Quarré, le programme de la séance annuelle, qui a toujours lieu au mois de décembre.

*Une première, mais longue lettre.* — Outre les seize questions numérotées, nous en comptons presque autant de non classées dans la première partie de votre lettre. Ces us & coutumes varient selon les provinces; quant aux rapports avec les amies, toute étiquette doit être mise de côté, il est donc parfaitement inutile de s'enquérir des lois dictées en pareil cas par la civilité puérile & honnête. — Pour les toilettes de demi-deuil, du gris ou du blanc & noir, pendant les quelques jours de réunions à l'occasion de son mariage. Pour la tante, tout le costume en grenadine noire. — Pardonnez-nous si nous répondons aussi laconiquement à votre aimable confiance, mais l'espace dont nous disposons est si restreint! — Prière de nous envoyer 1 franc pour le numéro de la *Poupée modèle*.

*Une abonnée, enfant de Marie, Toulon.* — Cette question a été discutée par des gens plus autorisés que moi, & ils sont restés d'avis différents; mon opinion ne pourra donc être que de peu de poids, mais je partage votre avis.

*Près de mon petit Galeg.* — Les cheveux relevés devant & bouffants; derrière, des nattes tournées & relevées formant chignon. — La crinoline, de deux mètres à deux mètres cinquante dans le bas.

*La fille d'une abonnée fidèle.* — Choisissez, d'après les goûts

de votre grande cousine, l'objet qui pourrait lui être agréable; pour la manière de l'offrir, c'est votre cœur qui doit vous diriger, et non pas votre Journal.

*Près de mon gentil neveu.* — La roulette à relever les patrons coûte 1 fr. 50 c. chez M<sup>me</sup> Nanteau, 3, rue de Rohan. — Toilette de ville en popeline ou en faye; tout le costume garni d'effilé & de velours. — Chapeau en dentelle ou tulle noir avec fleurs assorties à la nuance de la robe.

*M<sup>me</sup> la comtesse L., à B.* — Nous avons publié plusieurs dessins de lambrequin, & plusieurs bandes & coussins dans lesquels vous pourriez trouver des motifs à disposer; si le dessin que vous avez dans le cahier d'octobre vous paraissait trop petit, vous pourriez l'augmenter par une bande rouge ou blanche, placée au-dessus du lambrequin; ce dessin, avec les dents alternées rouges & blanches, est d'un très-joli effet. — Vous vous procurerez les fournitures chez M<sup>me</sup> Nanteau. — Nous ne pouvons séparer cette planche du numéro, dont le prix est 1 franc; nous vous l'expédierons si vous le désirez, & nous recevrons cette petite somme en timbres-poste.

*L. M. F. H. E.* — Une chaise en tapisserie, un fauteuil, une pelote de bureau, un porte-journal, un coussin, etc. — Un dessin couvert & foncé.

*Une abonnée qui désire garder l'anonyme.* — Nous sommes à votre disposition pour répondre — très-mystérieusement — à vos demandes, si c'est en notre pouvoir.

*N<sup>o</sup> 1270.* — Pour recevoir le petit Manuel, nous adresser 1 franc en timbres-poste. — Nous avons indiqué en septembre à la réponse : *Une ancienne abonnée, à J.*, la quantité de perles nécessaire pour la suspension; mais quelques fautes d'impression ont été faites dans ce détail; il faut quatre masses de perles à 1 fr. 10 c., deux masses dorées à 1 fr. 25 c. & une masse de tubes à 3 fr. — La voilette, en tulle, avec semé fixée sur le chignon par une épingle. — Les mêmes proportions que pour le travail au crochet. — J'ignore si l'un ou l'autre sont très-efficaces.

*Une abonnée de Guérande.* — Il vous sera facile, si vous ne voulez pas adopter ce corsage-bavoir, de disposer le dessin sur votre patron favori. — La grande planche de patrons à découper du 16 mai, est entièrement couverte de patrons avec croquis pour ce petit monde, vous y trouverez une grande quantité de modèles. — Pris note de vos demandes; peut-être dans le courant de l'année 1870.

*J. B., New-York.* — Merci, madame, de votre aimable envoi, nous le publierons sans doute au commencement de l'année prochaine; et nous recevrons avec reconnaissance l'échantillon que vous nous promettez si gracieusement.

*M<sup>lle</sup> M. C., à C.* — Nous avons le regret de ne connaître aucune personne dans ces conditions, & de ne pouvoir vous rendre service en cette circonstance.

*Marguerite (abonnée à l'édition chamois).* — La robe d'alpaga sera ronde tout autour, garnie dans le bas d'un petit volant coupé en biais, en alpaga, haut de 20 à 25 centimètres. — Comme pardessus, le vêtement *Saratof* d'octobre vous fournit un charmant modèle en remplaçant le bord d'astrakan par un petit volant en même étoffe. — Le chapeau rond en paille, velours ou tulle, invariablement noir, orné de velours noir et d'une ou de plusieurs roses; la mode a adopté en ce moment les chapeaux noirs, vous ne trouverez pas de chapeaux de couleur pour demi-toilette chez les modistes; quant à la grâce à donner au chapeau, elle est entre les mains de la personne qui le fait, & c'est ce que nous ne pouvons envoyer.

*M. P., à Châteaudun.* — Cet échange de volumes ne peut



# JOURNAL DES DEMOISELLES

Numéro 11

Novembre 1869

## CANALETTI

LES habitués du Louvre connaissent bien, pour y revenir souvent, certaine fenêtre d'où l'on découvre un des plus beaux spectacles qu'il y ait au monde. Cette fenêtre s'ouvre vis-à-vis de la salle des États, au milieu de la grande galerie où sont réunies les œuvres précieuses de toutes les écoles de peinture, depuis les vierges du style byzantin aux graves attitudes, immobiles, sévères & sombres dans leur impassibilité hiératique, jusqu'à ces folles *kermesses*, où les maîtres flamands ont su exprimer la verve & l'entrain des grosses joies populaires, avec une si extraordinaire furie de mouvement & de vie. Que de fois, entré au Louvre pour étudier ces chefs-d'œuvre, l'amateur ne s'est-il pas laissé détourner du but de sa visite, entraîné, attiré au balcon par la séduction irrésistible, par la féérique beauté du panorama qui s'offrait à ses regards ! A gauche, comme une nef fantastique, aux mâts pavoisés pour je ne sais quelle fête héroïque, à la proue couronnée de verdure, évoluant dans un fleuve enchanté, la Cité, avec ses toits en poivrière, ses tours massives & carrées, ses flèches découpées à jour, avec son îlot de feuillage, avance en pointe dans les eaux vertes de la Seine qui s'ouvrent pour la laisser passer.

En face, de l'orient à l'occident, une ligne de palais & de vieux hôtels historiques dissimule la base des monuments étagés sur la colline, depuis le clocher aigu de Saint-Séverin jusqu'au dôme majestueux des Invalides, dessinant dans les nues leurs fines arêtes ou leurs courbes énormes, jetant vers le ciel, comme un trait de lumière, leur croix d'or étincelant. A droite, à l'horizon, les collines chargées de villas à l'italienne & de pins parasols se découpent sur la pourpre du couchant avec de faux airs d'horizons de Poussin & de Claude Lorrain. A vos pieds enfin, le grand fleuve, sillonné d'embar-

cations, se précipite par-dessus les vanes des écluses, charrie d'immenses trains de bois, se resserre sous l'arche des ponts, reflète la silhouette renversée des édifices, des hautes statues, des jardins, des drapeaux flottants. Y a-t-il dans notre Europe une ville plus pittoresque ?

Rentrez dans la galerie, & à l'angle même de cette fenêtre d'où vous avez contemplé ce décor magnifique, vous verrez un tableau qui répondra à cette question que vous venez de vous poser. Ce tableau, que nous reproduisons ici, est la vue de l'église appelée la *Madonna della Salute*, par Canaletti. Il vous dit : « Oui, il y a une ville plus merveilleuse encore, c'est Venise ! » Et comme il faut qu'elle soit réellement belle pour avoir conservé la puissance d'impression poétique qu'elle dégage en dépit des descriptions accumulées, des poèmes, des romans, des récits, des opéras, des romances, des tableaux & des lithographies qui nous l'ont rendue si familière, & en ont fait, en quelque sorte, un lieu commun de poésie ! C'est qu'elle a pour elle tous les enchantements qui éveillent le sentiment poétique, non-seulement le caractère unique de son architecture orientale si curieusement placée entre deux infinis, l'eau & le ciel, mais encore la légende mystérieuse & fastueuse de son histoire ; le contraste si étrange de ses terreurs & de ses fêtes, ici le Lido, là le pont des Soupirs ; & son silence, ce phénomène sans autre exemple d'une ville où l'on n'entend d'autre bruit que celui de la voix humaine.

Bâtie au milieu des lagunes, Venise est formée d'un groupe de soixante-dix îles reliées les unes aux autres par quatre cent cinquante ponts qui enjambent cent cinquante canaux. Ces canaux, qui sont les rues principales, sont animés par le mouvement de neuf mille gondoles noires. Le noir n'a

R. 4644

R. 6485





point là-bas le sens funèbre que l'usage lui a donné chez nous. La ville est divisée en deux parties par une rue principale, le *Canal-Grande*, qui circule à travers le méandre des rues secondaires, & est traversée par un pont en marbre d'une seule arche, le *Rialto*. Il n'y a pas de quais; les façades principales des édifices & des maisons se dressent sur le canal & ont le pied dans l'eau. A l'intérieur, les petites îles sont sillonnées de rues véritables, excessivement étroites, mais bien pavées de longues dalles. La première curiosité du voyageur arrivant à Venise est pour la place Saint-Marc. Le plus récent de nos voyageurs en Italie, monsieur Asselineau, a bien traduit ce sentiment en quelques pages de son livre *l'Italie et Constantinople* : « Je me jetai dans une gondole, en criant : « A la place ! » Et bientôt après je reconnus avec admiration la belle ligne que les tableaux de Bonington & les études de Corot m'avaient rendue familière, & que forment le quai des Esclavons, le pont de la Paille, le Môle, la Piazzetta & les jardins du gouvernement. Je restai quelque temps en extase devant ce spectacle sans pareil; après quoi j'escaladai vivement les marches du traghet (1), &, traversant rapidement la Piazzetta, j'allai me poster au milieu de la place Saint-Marc, en me disant : « J'y suis ! » J'avais en effet devant les yeux & autour de moi tout ce que j'avais le plus souhaité de voir dans ma vie. Devant moi, j'avais Saint-Marc et le palais des Doges, c'est-à-dire les deux monuments les plus extraordinaires, les plus bizarres & les plus riches du monde; j'étais sur cette place fameuse dont le nom nous faisait rêver jadis de terreur, de magnificence & de galanterie; derrière moi se développait l'S gigantesque du grand canal, rue singulière d'une ville unique; j'allais passer sous le pont du Rialto & sous le pont des Soupirs, merveilles des soirées de la Porte-Saint-Martin. Tout ce que je voyais, tout ce que je sentais, alentour, auprès, au loin, répondait à de vieux souvenirs & ressuscitait mes jeunes enthousiasmes. Byron et Eugène Delacroix m'attendaient sur l'escalier des Géants; j'allais rencontrer, près de la *Loggia*, Shakspeare avec Schylock; Margharita Cognis m'apparaîtrait sur les degrés du palais Mocenigo; Auguste Barbier chanterait sur la lagune. Enfin ne retrouverais-je pas au café Florian un écho de l'ironie mélancolique de Carlo Gozzi? Un des côtés de la Piazzetta est bordé par le palais Ducal, ancien palais des Doges. Il a une seconde façade sur le môle. On y voit encore les *plombs* & les *puits*, affreuses prisons d'État dont l'horreur a été décrite & peut-être exagérée par les romanciers & les historiens, entre autres Edgard Poe et Silvio Pellico. On y voit également le pont des Soupirs, d'où l'on jetait dans le canal les corps des suppliciés. »

La sombre légende du gouvernement de Venise date du quatorzième siècle, de l'institution du fa-

meux conseil des Dix, en 1310, tribunal secret fondé après la conspiration de Tiepolo, & composé d'abord de dix conseillers *noirs*, auxquels on ajouta bientôt six conseillers *rouges* & le doge. Les Dix, tirés du grand conseil ou sénat, étaient chargés de veiller à la sûreté de l'État, de prévenir les complots, de juger les crimes de trahison, de rechercher les faux monnayeurs, etc. La vie des citoyens, leurs biens, le trésor public étaient entre leurs mains. La gueule des lions qui décoraient la place Saint-Marc était disposée pour recevoir les dénonciations le plus souvent anonymes. La procédure était mystérieuse, les sentences rendues étaient exécutées en secret. Établi d'abord temporairement, le conseil des Dix fut prorogé d'année en année & devint perpétuel dès l'an 1335. En 1454, le conseil se compléta en s'adjoignant le triumvirat terrible des inquisiteurs d'État, qui dura jusqu'au dernier jour de la République (1797).

A la fin du quinzième siècle, Venise était une des premières puissances de l'Europe, & elle put s'appeler *la dominante Venise*. C'était à son immense commerce qu'elle devait sa puissance. Elle avait sur toutes les côtes de la Méditerranée des comptoirs où s'échangeaient les produits des diverses nations, que ses vaisseaux transportaient jusqu'aux limites du monde connu; trois mille trois cents navires, montés par quarante mille matelots, suffisaient à peine à cette active navigation. Ruinée par la découverte de l'Amérique, qui fit transporter dans les ports de l'Atlantique le centre du commerce européen; dépouillée de ses riches possessions par ses guerres contre le Turc; à la Venise commerçante & guerrière succéda une Venise somptueuse & galante, la Venise des derniers peintres vénitiens qui vont nous occuper.

Votre *Journal*, mesdemoiselles, vous a déjà entretenues des vieux maîtres de l'école vénitienne, des primitifs : de Titien, de Paul Véronèse; ce sont trois noms plus humbles que nous allons épeler ensemble : Canaletti, Guardi, Tiepolo.

Venise, qui a réuni toutes les gloires, a eu cette fortune d'inspirer le talent de ses derniers peintres, qui se sont attachés à laisser au monde une image fidèle de leur ville de prédilection. Canaletti, de son nom réel Antonio Canal, un nom prédestiné, était le fils d'un artiste décorateur. Comme celui-ci, il commença l'apprentissage de son art en peignant des décorations de théâtre, une des meilleures écoles pour un peintre paysagiste. Avec ses dons heureux de vision juste & rapide, il fit ainsi de fort beaux dessins. Mais son ambition plus haute le décida promptement à renoncer à ce genre si éphémère. En 1719, il avait alors vingt-deux ans, il fit le voyage de Rome, copia les ruines & les antiquités de la ville & des environs, & acquit rapidement la réputation d'un habile paysagiste. Car il est à remarquer, en effet, que, suivant sa vocation première, Canaletti n'étudia point les antiques au point de vue de la beauté des formes, mais uniquement au point de vue pittoresque. De cette étude, ce-

(1) Traghet, escalier où abordent les gondoles.



pendant, il lui resta une connaissance assez familière de la figure humaine pour qu'il n'ait pas eu besoin, quoiqu'il l'ait fait quelquefois, de recourir, comme Lorrain par exemple, comme Guardi le plus souvent, au talent de ses confrères pour ajouter à ses tableaux les personnages qui leur donnent tant d'animation.

De retour dans sa patrie, ses places, ses canaux, ses rues, ses palais, ses lagunes, devinrent son modèle exclusif; il a laissé de la sorte un nombre considérable de *Vues de Venise*. Par quelles circonstances fut-il amené à faire le voyage d'Angleterre, on l'ignore; toujours est-il qu'il alla deux fois à Londres, où il séjourna quelques années & gagna des sommes considérables. « *Passò due volte in Londra dove dimorò e dipinse molti anni, e acquistò gloria e danari,* » écrit son biographe Zanetti.

Ce qui domine dans l'œuvre de Canaletti, c'est la réunion de ces trois admirables éléments : l'architecture, qui dit tout l'art de l'homme, ses mœurs, ses goûts, son génie; le ciel, qui oppose aux lignes arrêtées des édifices les lignes mouvantes des nuées; l'eau, qui reflète & le ciel & l'architecture avec des colorations particulières, des vibrations, des accents de lumière, des ruptures de contours qui donnent une vie si spéciale aux phénomènes extérieurs ainsi reproduits. Mais, en outre, comme dans ce chef-d'œuvre dont la gravure accompagne cet article, on voit défiler, dans l'œuvre du maître, toute la population de Venise prise dans le mouvement de son activité quotidienne : de graves sénateurs, des prélats, des gens du peuple, pêcheurs de l'Adriatique, gondoliers, & tout ce ramassis composite d'hommes venus des quatre coins du monde dans la ville commerçante par excellence, des Barbaresques, des Arméniens, des Grecs, des Juifs, des marchands de toute race aux costumes pittoresques. Sur les eaux du Grand Canal stationnent, attachées aux murs des quais, les lourdes felouques, pleines jusqu'au bord, ou se balançant à vide, les gondoles avec leur proue en fer de hache, les barques de toutes formes. C'est la vie frémissante, joyeuse, active, mais sans cette fièvre des grandes capitales du Nord.

Un mot du tableau gravé spécialement pour le *Journal des Demoiselles*. Il représente le grand canal & l'église Santa-Maria della Salute. Ce monument fut élevé en accomplissement d'un vœu formé par le sénat pour la cessation de la peste qui ravageait Venise en 1630. La première pierre fut posée par le doge Nicolas Contarini, en 1631. — L'architecture est de Balthazar Longhena. Cent trente statues en peuplent la corniche, & la beauté de ses coupoles blanches est justement célèbre. A l'intérieur, on admire un superbe plafond de Titien représentant le *Meurtre d'Abel par Caïn*.

Revenons à nos peintres.

Au premier rang des imitateurs de Canaletti, il faut surtout nommer Francesco Guardi. Guardi cependant est plus qu'un simple imitateur; il a son originalité, sa personnalité, je dirai presque que sa

gloire est trop légèrement sacrifiée à celle de son maître. Nos beaux Guardi du Louvre, éclatants de lumière souriante, animés de joyeux soleil, pétillants de finesse & d'esprit, prouvent bien cependant qu'il était un maître, lui aussi, & un maître vraiment original. Si les Vues de Venise de Canaletti ont une incomparable justesse de perspective aérienne & linéaire, si ses eaux, ses ciels ont une incomparable transparence, Guardi, qui ne lui cède guère en cela, a en outre une constante préoccupation de l'effet imprévu, piquant, une disposition habituelle des ombres & des lumières moins calme peut-être, plus rompue & plus éparpillée, mais éparpillée, rompue avec tant d'esprit, avec un tel accent de vérité, un tel sentiment de l'effet pittoresque, qu'on ne sait en réalité auquel des deux maîtres donner la préférence! Et, dans le fait, il ne s'agit guère de préférer l'un à l'autre, mais de les admirer l'un & l'autre pour leurs mérites individuels, qui, pour être de proche voisinage, n'en sont pas moins originaux aussi bien chez Guardi que chez Canaletti. Il y a chez Guardi une vivacité d'impressions étonnante. Ses ciels s'emplissent d'impalpables vapeurs qui laissent transparaître l'azur, bleuâtres elles-mêmes ou rosées par un rayon matinal; ses eaux, immobiles au fond, sont rayées d'innombrables gondoles qui laissent derrière elles leur sillage en forme de V égratigné de vives lumières. Ses Vues de Venise, avec leurs fines architectures, leurs coupoles, leurs portails lumineux, sont d'une admirable largeur. Ce qui étonne peut-être plus encore, ce sont ses fêtes populaires, ses mascarades, la ville du plaisir après la ville du soupçon. Mais ici nous devons faire intervenir le peintre par excellence de cette dernière forme de la vie de l'Adriatique : Tiepolo.

Jean-Baptiste Tiepolo, le dernier Vénitien, n'est pas un maître; il n'a ni l'âme profonde ni la science sévère des grands peintres ses prédécesseurs. Mais quel admirable *décadent!* quelle verve & quel feu! quelle grâce & quelle abondance en ses compositions! Avec quel emportement, quelle fièvre de pinceau il lance aux plafonds des chapelles ses groupes de figures aériennes qui se meuvent librement, montent & descendent dans les lumières, dans les transparences, dans les gloires de l'atmosphère céleste! Des taches violentes, des figures grimaçantes & tourmentées, des quartiers de roche, des ruines aux bizarres silhouettes forment un contraste pittoresque à ses légions d'anges, à ses saintes planant à des hauteurs vertigineuses dans l'éther éblouissant. C'est là l'impression première & sur laquelle il faut rester, sous peine de perdre à l'analyse de ces formes de convention, la charmante émotion du premier regard.

Appliquez cette prodigieuse facilité aux scènes de la *Comedia dell' arte*; jetez dans le cadre pittoresque des constructions vénitiennes de Guardi & de Canaletti tout le théâtre de Carlo Gozzi, le Tartaglia bredouilleur, le burlesque Brighella, le Truffaldin au profil bergamesque, l'illustre



Pantalon (le Joseph Prudhomme des lagunes), Crépin l'Étonné, Coviello, Fricasso & Fracasso, Cassandre, Arlequin & Colombine, & Lucia, & Fracisquina, & Violetta; des muftis & des dervis; — mêlez à cette foule les intrigants les charlatans, les galants; — tous les ridicules & toutes les élégances; — tous les types de la place publique, gentilshommes, bourgeois & peuple, travestis de mille façons, affublés de perruques monstrueuses, de faux nez extravagants, de lunettes en œil de bœuf, hardis à l'attaque, lestes à la riposte; — voyez les fiers jarrets tendus sous le manteau de soie, la barbe des masques soulevée au souffle des quolibets, les feutres défoncés, les plumes froissées & brisées; les chiens eux-mêmes perdus dans ce pêle-mêle, dans ce fouillis éclatant de formes & de cou-

leurs; — au-dessus se découpant dans le profil des hôtelleries aux enseignes mouvantes & grimaçantes, le ciel de l'Adriatique, — & vous aurez une idée des mascarades vénitienes de Tiepolo.

Voilà les derniers peintres vénitieux.

Un jour de soleil, le 20 mai 1797, les trompettes de la République française, précédant un corps de six mille hommes, sonnèrent sur la place Saint-Marc la mort de la République vénitienne. Les trois artistes vénitiens eurent la grâce de ne pas voir cette fin. Canaletti était mort en 1768, Guardi en 1793, Tiepolo en 1770. Venise reste vivante dans leurs œuvres; ville de commerce, de guerre, de plaisir tour à tour, elle demeure aujourd'hui la ville des peintres, des poètes & des cœurs de vingt ans.

ERNEST CHESNEAU.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

### ADÉLAÏDE CAPECE MINUTOLO

PAR MADAME AUGUSTUS CRAVEN

Née de LA FERRONAYS (1).

L'aimable auteur à qui les lettres chrétiennes doivent le *Récit d'une Sœur*, vient d'attacher à cette belle frégate une jolie petite chaloupe, dont la voile porte également le Signe de la Croix. Elle a raconté, & de quelle plume touchante! la vie d'Alexandrine de la Ferronays, larmes & joies, déchirements terribles & consolations suprêmes; maintenant elle consacre un trop court volume à une femme dont l'existence, pleinement heureuse & calme, prouve que la vertu & la sainteté s'allient à tous les états, & que, sur la terre, bien & mal, fleurs & pleurs, ne sont que des moyens pour arriver au véritable but.

(1) Chez Didier, 35, quai des Augustins, Paris. — Un joli volume. Prix : 2 fr.; par la poste, 2 fr. 30.

Adélaïde Capece descendait d'une des plus illustres familles du royaume des Deux-Siciles, & trop longue serait l'énumération des titres & des grandeurs que rassemblait sa maison; elle vécut dans le plus beau pays de la terre, aux portes de Naples, dans un de ces sites célèbres que les poètes ont chantés; elle vécut selon ses inclinations, libre & sans allié, mais ayant des affections complètes qui satisfaisaient son âme; elle put cultiver les arts & les sciences qu'elle aimait, prodiguer largement ses bienfaits aux pauvres, qu'elle aimait plus encore, servir Dieu par les dons du cœur, de l'intelligence & de la fortune. Elle vécut ainsi cinquante ans, & ce ne fut qu'à la fin de sa vie qu'elle connut la croix; elle la trouva dans de grandes souffrances physiques, mais cette âme était si chrétienne que, bien qu'elle fût habituée aux délices, elle accueillit les douleurs du corps les plus effrayantes avec un courage & une joie inexprimables. Sainte au milieu d'un complet bonheur, elle fut plus sainte encore dans les bras de la maladie & de la mort.

Pour la faire mieux connaître, madame Craven a donné de nombreux extraits de la correspon-



dance d'Adélaïde avec une de ses nièces qu'elle avait élevée. En voici un petit échantillon :

Pausilippe, 24 mai.

« .... Quel temps il fait aujourd'hui ! Quelle journée ! Comme la mer, comme la côte, comme tout est illuminé ! J'aime que ce soit ainsi dans ces jours consacrés au Saint-Esprit. Quoique je place les sentiments de l'âme bien au-dessus des sensations, je suis chair & os, & il m'est bien agréable d'éprouver par les sens l'effet divers de la lumière finie, lorsque je me sens enivrée de cette chère *lux beatissima* qui remplit nos cœurs. J'ai dit ce matin : « *Veni, Sancte Spiritus, et emitte caelitus lucis tuae radium,* » ayant devant mes yeux ce large horizon du Pausilippe que le soleil éclairait de tous ses rayons. Ah ! je t'assure que c'était beau & pour l'âme & pour le corps !

» Je t'écris, Minette, parce que j'aime à me laisser causer avec toi, ce qu'il est impossible de faire lorsque nous sommes entourées de monde, où se trouvent fort peu de gens disposés aux élans *psychologiques* ; pourtant, j'espère te voir dans l'après-dînée. Le cœur, qui ne ment pas, me l'a dit. »

« .... J'ai pensé à toi toutes les heures du jour, aujourd'hui, ma chère Minette. Si tu savais avec quel plaisir je t'associe à nous, au moment où une bonne lecture ou quelque chose de beau en quelque genre que ce soit, nous occupe ! Ce soir, j'ai chanté un bel air : *Macbeth*, de Verdi. C'est le moment où la féroce lady Macbeth vient d'assassiner Duncan, & se lave les mains pour effacer les taches de sang qu'elle ne parvient pas à faire disparaître. Je suppose que tu connais la pièce. Je tâchais donc, en chantant, de donner à ce caractère la teinte baroque que Shakespeare a si bien mêlée à la noblesse mâle de cette femme cruelle. Clotilde & moi, nous aurions voulu que tu fusses là pour entendre les réflexions que nous faisons sur tout cela & pour en prendre ta part.

» Nous avons beaucoup lu du P. Gratry, & là aussi nous t'avons appelée, comme ce pauvre roi de Lydie appelait Solon ! Solon ! oh ! que c'était beau ! L'auteur voit une trinité créée dans l'âme, & une autre dans le corps, comme il y a en Dieu une Trinité créée. Je me meurs d'envie de te le montrer, afin que tu le voies avec la même évidence que nous. Au lieu de cela, je vais me coucher... »

« .... Ma chère amie, je veux t'écrire, je veux t'écrire, je veux t'écrire. Or, selon le P. Borghi, la triple répétition d'un mot lui donne une force incalculable. Mes trois : *Je veux* ne peuvent donc rester infructueux. J'écrirai, malgré les visites, malgré les leçons, malgré mon... j'allais dire : *malgré mon Christ*, mais cela sonnerait trop mal, & il faut que je parle différemment. Voici : malgré mon cher tableau du Christ, qui m'absorbe d'une manière extraordinaire. Jamais la peinture ne m'a intéressée davantage : chaque trait que je trace,

chaque coup de pinceau que je donne, me semble un acte d'amour qui me rapproche de mon cher Jésus. Ce regard ! Dieu ! que je l'aime ! & ce sourire qui me console ! & l'abandon de toute cette chère figure ! & cette main que j'ai placée sur son cœur ! Oh ! que je voudrais y placer la mienne ! Il me semble que, tenant ce cœur sous ma main, je ne pourrais pas l'offenser, que je deviendrais une sainte Thérèse, tandis que de loin, oh ! comme on devient froid ! Comme il est facile de se distraire, de glisser, de pécher même !... Voilà, chère Minette, la disposition de mon esprit dans ce moment où je t'écris. Qui sait ce qu'il sera dans une heure?... »

Et la correspondance suit ainsi son cours, vagabonde selon les sujets que l'esprit embrasse, mais ayant toujours son point fixe : l'amour de Dieu & de la famille.

Cette aimable femme, qui apportait tant de douceur & de sérénité dans la vie, montra, dans les terribles souffrances qui terminèrent sa courte existence, un courage intrépide, né de sa parfaite conformité aux volontés divines. Elle mourut dans le calme le plus parfait, le 9 janvier 1867, & entre tous les bonheurs qui lui furent accordés, il faut noter celui qui lui a donné madame Craven pour historienne. Il est impossible de louer avec plus de tact, d'écrire avec plus de sentiment, & de communiquer aux lecteurs une sympathie plus vive pour l'auteur, le livre et l'héroïne.

---

## L'ANNÉE GÉOGRAPHIQUE

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN (1).

Depuis plusieurs années, M. Vivien de Saint-Martin publie avec persévérance une série de volumes destinés à tenir le public au courant des nouvelles découvertes géographiques, & si le public les lit avec attention. Ne pourra plus dire que les Français sont un peuple qui se distingue par son ignorance en géographie. Non-seulement l'auteur suit de près les voyageurs, & se tient au courant de leurs découvertes, mais il analyse tous les livres français & étrangers qui traitent de géographie ; il n'oublie pas les articles des *Revue* sur la même matière, & son travail forme un exposé complet du mouvement géographique pour chaque année qui vient de finir.

Les événements les plus importants de l'année 1868 ont été l'expédition française du Mé-Kong, l'expédition russe en Boukharie, les recherches intéressantes de M. Daux sur les sites d'Utique & de Carthage, un voyage dans le Turkestan, & un autre dans le Thibet.

Petit à petit, les contrées inconnues s'ouvrent

---

(1) Librairie Hachette. Un beau volume, prix : 3 fr. 50 par la poste 4 francs.



devant la curiosité intelligente des nations civilisées; l'antiquité livre les trésors de ses ruines, & les peuples rejetés au bout du monde, les mystères de leurs cultes & de cette civilisation relative qu'ils se sont faite; les glaces polaires explorées ne tarderont pas à découvrir leurs secrets, l'Abyssinie sera ouverte, l'Afrique centrale n'est plus totalement inconnue, & la science géographique, qui s'enrichit chaque jour, est aussi intéressante qu'elle est facile. Là, point de problèmes abstraits, point de difficiles arcanes tels qu'en offrent les sciences exactes & naturelles; tout est aisé, compréhensible, & l'imagination se joue dans le vaste champ de notre globe, si divers, si beau & si harmonieux.

*L'Année géographique* offre une de ces lectures agréables, pleine de faits & d'enseignements, & qui convient également à tous les membres d'une famille: c'est à ce titre que nous la recommandons.

---

## LA PERLE D'ANTIOCHE

PAR M. L'ABBÉ BAYLE

---

Ce livre est, selon nous, le plus heureux rejeton de la nombreuse lignée de *Fabiola*, car il joint à la connaissance des mœurs & de la couleur locale antiques un véritable & touchant intérêt.

Pélagie, comédienne d'Antioche, que le peuple nommait *la Perle*, fut un jour remarquée par le saint & austère évêque Nonnus; il la regarda & s'écria: Cette femme nous condamnera au tribunal de Dieu. Voyez ce qu'elle fait pour plaire au monde, & nous, que faisons-nous pour Dieu?...

Ce regard tombé sur elle changea son cœur; elle demanda le baptême, &, renouvelée, transformée, elle quitta ses richesses & ses adulateurs, &, dans une solitude de la Judée, elle ne vécut plus que pour Dieu. Tel est le court récit des hagiographes; M. Bayle l'a dramatisé avec beaucoup de goût, de science & de talent; c'est sous le règne agité d'Arcadius que se déroulent ces événements, & l'on passe de la cour orageuse de Byzance à la tranquillité du désert; tout ce qui regarde les grands solitaires qui peuplaient l'Égypte & la Syrie est particulièrement intéressant; le style de ce livre, chaud & coloré, se prête bien à ces peintures diverses, & quoiqu'il n'ait pas eu à célébrer l'ère du martyr & les sanglants combats livrés pour le Christ, il n'en fait pas moins ressortir avec éclat la pureté & la grandeur de notre religion, si intrépide contre les tyrans, si ferme contre les séductions. Ingénieux, touchant, instructif & vrai, l'ouvrage de M. Bayle est tout à fait digne d'être hautement recommandé (1).

M. B.

---

(1) Paris, chez Lethielleux, 23, rue Cassette. — Un volume. Paris, 2 fr. 50; par la poste, 2 fr. 80.

---

# MESDEMOISELLES PRÉMAGNY

(SUITE ET FIN)

II

**M**ONSIEUR Prémagny n'avait jamais manqué à sa parole; dès le lendemain, & mal gré qu'il en eût, il alla déposer sa carte chez monsieur d'Austin.

Celui-ci le fit introduire, & se montra si affable, que le bon campagnard eut peine à dissimuler son étonnement. Mais l'aspirant à la députation ne songeait guère à examiner la contenance de cet excellent homme, il pensait aux suffrages que cette visite pouvait lui rapporter, & ses traits en étaient épanouis

La démarche qui avait tant coûté à monsieur Prémagny eut tout le succès que sa famille avait espéré. Huit jours après, Juliette, Valentine & Louise dansaient, le sourire sur les lèvres et l'allégresse dans le cœur, chez la belle madame d'Austin. C'était une personne très-recherchée, très-répandue, & qui, dans ce pays perdu, faisait, comme on dit, la pluie & le beau temps. Son patronage fut très-utile à mesdames Prémagny. Elle les mit en relation, non point avec les familles distinguées de Maranches, mais avec des étrangers qui viennent passer la belle saison dans cette petite ville. On a découvert récemment, dans la banlieue, des eaux ferrugineuses, leur réputation n'est pas en-



core bien établie, mais les malades dont la fortune est modeste s'en contentent, & elles sont un prétexte suffisant pour attirer les personnes qui cherchent des distractions peu coûteuses.

Madame d'Austin, qui était jeune, gaie, très-disposée à voir la vie en rose, ne dédaignait point ce monde un peu mélangé, ce qui ne l'empêchait pas d'occuper la première place dans les salons plus graves & mieux composés des habitants de Maranches. Elle n'eut même pas la pensée d'introduire la famille Prémagny chez ces personnes austères & peut-être exclusives, mais elle la mit en rapport avec les baigneurs, véritables oiseaux de passage, qui ne demandaient qu'à faire de nouvelles connaissances.

Madame Dubuquoy, qui souhaitait de marier son fils, le baron Roland, à la charmante Valentine Prémagny, & qui rougissait un peu d'être réduite, par sa pauvreté, à désirer cette alliance, fut ravie de voir que ces bonnes gens, comme elle les appelait à part elle, commençaient à acquérir de la considération. Elle se plut à répéter qu'ils étaient immensément riches, on le crut d'autant plus volontiers qu'ils étaient un certain faste, & l'on se fit un plaisir d'accepter leurs invitations. A la vérité, monsieur Prémagny avait un ton un peu vulgaire, son langage manquait d'atticisme, madame commettait d'étranges solécismes en conduite, & ces demoiselles montraient à chaque instant leur ignorance du monde & de ses usages; mais la maison était si élégante, la table si somptueuse, les visiteurs étaient accueillis avec une joie qui approchait tellement de la reconnaissance, qu'on ne pouvait vraiment tenir à distance d'aussi aimables personnes.

Louise accompagnait ses sœurs dans le monde; mais elle avait encore d'autres plaisirs que celles-ci ne partageaient point. Son père la conduisait souvent à Villers, où ils passaient des journées charmantes, au milieu de leurs anciens amis. Juliette & Valentine n'étaient point fâchées qu'ils fissent cette politesse aux cousins; mais, du reste, elles ne s'informaient point de ce qui se passait dans le cher village, & elles affectaient même de n'en pas prononcer le nom.

Un soir, monsieur Prémagny dit d'un ton assez indifférent :

« Demain, Louise & moi nous nous lèverons à l'aube, nous partirons de très-bonne heure & nous serons absents tout le jour.

— Prendrez-vous la voiture? demanda madame Prémagny, tandis que ses filles aînées se regardaient d'un air inquiet.

— Non pas, répondit-il, je ferai venir un fiacre. La voiture est trop élégante; on nous remarquerait, & nous pourrions humilier les bonnes gens qui nous attendent. Mais pourquoi cette question?

— Ah! dit madame, c'est que, nous aussi, nous avons un projet pour demain. Il a été convenu, dans notre société, que l'on visiterait les ruines du château de Larcy, & nous avons promis de

prendre avec nous madame Dubuquoy, qui n'a pas de voiture. Pourtant, si vous désirez la nôtre.

— Point, point, gardez votre équipage. »

Le lendemain, toute la famille était debout lorsque le soleil se leva. Monsieur Prémagny & Louise partirent les premiers. Ces dames les accompagnèrent dans la cour, & tandis qu'ils s'installaient au fond de leur modeste voiture, Valentine prit, des mains de la femme de chambre, un grand carton qu'elle tendit à sa sœur.

« Que c'est léger! Qu'emportes-tu donc là-dedans? des dentelles ou des fleurs? » demanda-t-elle en soulevant le couvercle.

Elle n'aperçut ni fleurs ni dentelles, mais une robe blanche fort élégante, & une charmante ceinture bleue.

« Vous allez au bal? fit-elle étonnée.

— A sept heures du matin, dit son père en riant, tandis que Louise plaçait le carton sur une corbeille qu'elle avait déposée déjà dans le fiacre.

— Valentine, Juliette, appela madame Prémagny; venez donc, mes chères petites, j'aperçois madame Dubuquoy qui se dirige de ce côté. »

Les deux sœurs se précipitèrent à la rencontre de la baronne, tandis que le fiacre s'éloignait.

Toutes les personnes qui prenaient les Eaux à Maranches devaient déjeuner ce jour-là dans les ruines du château de Larcy. C'était madame d'Austin, qui avait organisé cette partie. Elle avait mis ses voitures à la disposition de l'élite de la société; les gens moins distingués s'entassèrent dans de vieux et lourds véhicules; quelques messieurs partirent à cheval, & la baronne Dubuquoy s'installa auprès de madame Prémagny.

Jamais Juliette & Valentine n'avaient été plus gaies & plus charmantes. Le mouvement, le bruit, l'air vif du matin mettaient sur leurs joues de fraîches couleurs roses. Elles voyaient qu'on les regardait, qu'on les trouvait jolies & parées avec goût, que les cavaliers qui leur faisaient cortège s'occupaient beaucoup plus d'elles que des autres jeunes personnes présentes, & leurs yeux étincelants, leurs lèvres souriantes exprimaient tout le plaisir que leur causait cette promenade. Excitées, enhardies par les hommages qu'on leur rendait, elles parlaient avec aplomb, elles étalaient mille grâces que jusqu'alors elles avaient tenues modestement en réserve; elles avaient des caprices enfantins, elles riaient & plaisantaient gaiement; puis, sous le moindre prétexte, elles devenaient sérieuses & attendries. Elles faisaient de ce voyage une idylle continuelle; elles admiraient, avec de petits gestes mignards, les chants des oiseaux & les fleurs des prés, les chèvres errantes, les agneaux folâtres & tout ce qu'on rencontrait en chemin. Madame d'Austin trouvait cela extrêmement ridicule, & s'en amusait tout bas; les gens sérieux haussaient les épaules à la dérobee; les jeunes personnes qui se voyaient effacer par la coquetterie de ces demoiselles, manifestaient quelque dépit, mais le baron Roland & ses amis applaudissaient aux moindres



saillies des deux sœurs, se prêtaient à leurs fantaisies, & considéraient leurs caprices comme des ordres. Si Juliette regardait d'un œil d'envie une grappe de muguet épanouie dans la fente des rochers, dix mains s'avançaient pour cueillir la petite fleur odorante. Si Valentine poussait un cri d'admiration à la vue d'un papillon rare ou d'un nid d'oiseaux, ces messieurs donnaient la chasse au brillant lépidoptère ou venaient déposer, dans la voiture, la petite conque de mousse où reposaient mollement des œufs mignons & prêts à éclore.

Quand on traversa un coin de forêt, peu s'en fallut que ces demoiselles ne priassent leurs admirateurs de pourchasser les écureuils et les oiseaux de haut vol blottis à la cime des chênes.

« Elles ressemblent à des hamadryades échappées, dit un vieux monsieur en souriant avec indulgence. »

Ce mot d'échappées amena sur les lèvres d'une dame une épigramme plus sanglante. Toute la partie jeune & rieuse de la société était exaspérée & n'eût pas demandé mieux que de faire payer aux deux sœurs ce petit triomphe d'un moment.

On allait gravir la colline sur laquelle se trouvent les ruines du château de Larcy, quand la voiture de madame d'Austin, qui avait pris la tête, quitta brusquement le chemin, pour s'engager dans un autre plus large qui conduisait au village de Villiers.

« Eh bien ! où sont ces dames ? demanda le monsieur aux comparaisons mythologiques. Devons-nous vous suivre ? leur cria-t-il.

— Non, non, répondirent trois ou quatre voix, allez directement à Larcy ; nous vous y retrouvons dans un instant. »

Valentine, qui causait avec madame Dubuquoy, & Juliette, qui tressait une couronne de pervenches, s'aperçurent à peine de cet incident. Il fallut un quart d'heure pour gravir la colline ; dès qu'on eut gagné le sommet, les domestiques s'occupèrent à servir le déjeuner sur l'herbe, tandis que la bande joyeuse s'élançait dans les ruines, escaladait les vieux murs & s'enfonçait résolûment dans les dédales obscurs des souterrains.

La bonne madame Prémagny s'approcha de ses chères fillettes.

« Prenez garde, mes mignonnes, leur dit-elle, on vous examine beaucoup, & vous faites bien des envieuses.

— Eh ! maman, répondit Valentine, est-ce notre faute si nous sommes gaies, contentes, & si l'on nous trouve moins maussades que ces ennuyeuses petites filles ?

— Crois-tu, maman, que c'est bien amusant d'être le point de mire de tous les regards, & que nous le faisons exprès ? ajouta Juliette d'un ton que démentaient ses paroles. »

Un instant après, madame d'Austin arriva ; elle avait une figure animée, souriante ; les dames assises dans sa voiture & les jeune gens qui l'accompagnaient à cheval riaient aux larmes. Tous agi-

taient de grands cornets de papier blanc, & quand leurs amis s'approchèrent, ils répandirent sur eux un véritable nuage de dragées.

« Serait-ce des coriandoli, & sommes-nous en carnaval ? demanda le baron Roland, qui tenait à prouver qu'il avait voyagé en Italie.

— Ce sont des dragées de baptême, répliquèrent les jeunes filles en sautant à terre ; voyez, il y en a pour tous, & l'on nous a recommandé de n'oublier personne, mais surtout la cousine Valentine & la cousine Juliette. Mesdemoiselles Prémagny, c'est de vous qu'il est question. Prenez, prenez, c'est un cadeau de votre cousin. »

Et les étourdies de rire aux éclats en distribuant leurs dragées.

« Mesdemoiselles, dit sèchement Valentine, je suis convaincue que ce qui vous divertit de la sorte doit être extrêmement spirituel, mais j'avoue que je ne vois pas le sel de cette plaisanterie.

— Je crois bien, c'est tout sucre, s'écrièrent les rieuses.

— Qu'il faut peu de chose pour amuser les enfants ! dit la belle madame d'Austin.

— Mais enfin, demanda-t-on, qu'est-il arrivé ?

— Un tout petit incident, mesdames ; un de mes chevaux s'est déferré au bas de la colline, non loin de Villiers, & nous avons dû nous séparer de vous pour passer chez le maréchal-ferrant. »

Juliette & Valentine se regardèrent avec inquiétude.

« Nous avons trouvé la maison de ce brave homme parée comme pour une grande fête, reprit gaiement une jeune fille. Les enfants du village étaient rassemblés dans la cour, les cloches sonnaient à toute volée ; mais le maréchal-ferrant ne venait point. Soudain, une fenêtre s'ouvrit, & mademoiselle Louise Prémagny, vêtue de blanc & belle comme un ange, s'avança avec son père sur un balcon rustique. Une paysanne les suivait, tenant à deux mains une immense corbeille de dragées.

— Et les voilà qui lancent une grêle de bonbons sur la tête des enfants, reprirent trois ou quatre voix.

— Et qui les mitraillent ainsi pendant près d'un quart d'heure, continua la narratrice ; c'était fort plaisant, & les bambins ne se faisaient point prier pour ramasser ces friands projectiles. Tandis que nous les regardions avec surprise, le maréchal arriva enfin, gai, jovial, tout souriant. Il nous fit mille excuses, ferra Bertram en un tour de main, & nous apprit qu'on venait de baptiser son fils, le petit neveu de monsieur Prémagny, votre cousin, mesdemoiselles, & le filleul de mademoiselle Louise. Celle-ci pourtant nous aperçoit, nous fait des signes d'amitié, & le maréchal paraît au comble de la joie quand il apprend que nous avons l'honneur d'être en assez bons termes avec plusieurs membres de sa famille. Sans demander notre assentiment, il dépose dans la voiture ces sacs de dragées. Les trouveriez-vous amères, mesdemoiselles ? de-



manda l'étourdie aux deux sœurs, qui étaient au supplice. »

Madame Prémagny s'essuyait le front, quelques personnes chuchotaient; les jeunes demoiselles si dédaignées tout à l'heure prenaient leur revanche & triomphaient à leur tour. Personne ne disait mot, & ce silence pénible se fût prolongé bien longtemps peut-être, si; par une simple phrase, madame Dubuquoy n'eût changé la situation et vengé ses amies.

« Valentine, ma chère fille, dit-elle en appuyant sur ce mot, prêtez-moi donc le secours de votre bras pour visiter les ruines. Cette phrase, en un pareil moment, & accentuée de la sorte, était une véritable demande en mariage. Madame Dubuquoy l'entendait bien ainsi, elle désirait ardemment de conclure cette alliance; elle connaissait depuis longtemps le maréchal Gaspard, l'oncle Robin & toute la parenté, cet incident ne lui apprenait donc rien de nouveau, il ne pouvait combattre sa détermination, & elle sut le faire tourner à son profit. Elle offrit à cette famille le titre de baronne comme une planche de salut, & il fut bien impossible de repousser cette amie généreuse qui s'avancait les bras ouverts, lorsque tous les autres allaient se détourner avec dédain.

Le soir, monsieur Prémagny et Louise se firent attendre; ils rentrèrent tard, bien gais et bien fatigués, & le bon père embrassa tendrement ses filles aînées.

« Je souhaite, leur dit-il, que votre journée ait été aussi heureuse que la nôtre.

— Comment n'aurait-elle pas été charmante? repartit Valentine d'un ton aigre-doux. Vous-même, cher père vous avez bien voulu contribuer à nos plaisirs.

— Dis-tu cela, mon ange, parce que nous t'avons envoyé des dragées? demanda-t-il de son air le plus affable.

— Il paraît que madame Sophie a un fils, repartit Valentine sans répondre autrement.

— Mes chères enfants, vous le sauriez depuis deux jours, si vous aviez pris la peine de lire la lettre que Gaspard vous a écrite.

— Oh! mes sœurs! s'écria Louise, je voudrais que vous vissiez mon filleul. Il est, comme on dit, à croquer, & je l'aime déjà à la folie. Nous l'avons fait baptiser en grande pompe; presque tous les membres de la famille étaient venus pour cette fête. Il y avait l'oncle Robin, le vieux Benoît, Jeanne la meunière.

— Vas-tu continuer longtemps sur ce ton? interrompirent ses sœurs aînées, qui ne se possédaient plus.

— Mais je parlerai d'autre chose, si vous le désirez, répliqua-t-elle ingénument; aussi bien il faut que je vous apprenne une bonne nouvelle. Georges Robin sera à Villers la semaine prochaine; il vient passer quelques jours chez son père.

— Bon! dit Juliette, il arrivera bien à propos pour la noce.

— Quelle noce? demanda monsieur Prémagny.

— Celle de Valentine, cher père, ou de la baronne Dubuquoy, si vous préférez l'appeler ainsi, répliqua Juliette, ravie d'apprendre cette bonne nouvelle à celui qui eût dû la savoir le premier.

Monsieur Prémagny fronça le sourcil.

« Qu'est-ce que cela signifie? » dit-il en regardant sa femme.

Celle-ci, d'un geste, engagea les jeunes filles à sortir, & quand elle fut seule avec son mari, elle lui apprit que ce jour-là même, en revenant à Maranches, madame Dubuquoy lui avait demandé la main de sa fille pour le baron Roland.

« Et vous avez répondu sans doute que Valentine est à peu près fiancée à l'un de ses cousins, dit froidement monsieur Prémagny.

— A l'un de ses cousins? quoi! vous songez encore à Georges? Non certes, je n'ai pas répondu cela; nous n'avons contracté aucun engagement avec la famille Robin, Valentine ignore qu'il a été question de la marier à ce jeune homme; elle est très-attachée à la baronne Dubuquoy; à vrai dire, elle l'aime comme une mère. D'un autre côté, cette union est si avantageuse, & monsieur Roland porte à notre chère enfant une affection si désintéressée...

— Si désintéressée? interrompit monsieur Prémagny d'un ton ironique; oh! alors, cela change l'état de la question. Mais, dites-moi... pourquoi madame la baronne ne m'a-t-elle pas fait l'honneur de m'entretenir de ce beau projet?

— Eh! c'est précisément ce qu'elle se propose de faire; dans quelques jours, monsieur de Sainte-Méline viendra, de sa part, vous demander la main de notre bonne petite.

— Dans quelques jours? Ah! très-bien! très-bien! D'ici là... »

Il s'interrompit, & madame Prémagny étonnée répéta d'un ton interrogatif :

« D'ici là? »

— Nous aurons le loisir de nous livrer à nos réflexions, ma chère Maclovie, » répliqua son mari d'un air grave & expressif.

Sur ces entrefaites, il arriva une chose assez bizarre. A dater du jour où la baronne Dubuquoy avait demandé Valentine en mariage, la famille Prémagny se vit complètement isolée. Ce fut comme un grand vide qui se fit autour d'elle. On eût dit que chacun avait des motifs pour se tenir à distance. Non-seulement personne ne vint au logis, mais encore ces dames, ayant voulu rendre un certain nombre de visites, trouvèrent partout visage de bois ou quelque domestique maussade qui disait du ton le plus irritant : « Madame est sortie. » Subitement, & le même jour, toutes les amies de mesdames Prémagny avaient pris la clef des champs. Comme un troupeau de moutons, elles s'étaient précipitées sur les pas de madame Benoiton, & s'il était permis de comparer la baronne Dubuquoy à une innocente brebis, je dirais que c'est elle qui s'était mise à la tête du troupeau.



Impossible de la trouver chez elle & de la rencontrer ailleurs.

C'était singulier, mais nullement inquiétant ; il y a de ces hasards dans la vie, & il n'est pas toujours exact de dire que les montagnes seules ne se rencontrent point.

Pourtant, un jour, il s'en fallut de bien peu que la baronne & mesdames Prémagny ne se trouvasent nez à nez en pleine rue. Les trois jeunes sœurs reconnurent de loin leur chère amie & doublèrent le pas ; mais madame Dubuquoy, qui avait la vue basse, ne s'aperçut de rien, enfila une rue latérale & disparut.

« C'est impatientant à la fin ! s'écria Juliette. Quand on n'y voit pas, on devrait porter des lunettes.

— Véritablement, dit sa mère, cette chère baronne nous néglige. Aussi demain je la gronderai d'importance.

— Ah ! c'est juste, nous la verrons demain, » firent ces demoiselles complètement rassérénées.

Monsieur & madame Prémagny avaient prié leurs amis à dîner pour le lendemain. Le matin de ce jour, qui fit époque dans la vie des trois jeunes filles, monsieur Prémagny dit à sa femme d'un air soucieux :

« Ma chère Maclovie, seriez-vous assez bonne pour m'accompagner chez mon notaire, j'ai besoin de votre signature ? »

Depuis que les deux époux étaient riches, madame Prémagny avait signé souvent d'affreux grimoires, qui exhalèrent une forte odeur de papier timbré ; on avait prêté des sommes importantes, acheté des terres, une fabrique, tout cela n'avait pu se faire sans l'assentiment de madame. Elle se laissa donc conduire chez le notaire, & signa négligemment trois ou quatre papiers qui lui furent présentés.

En déjeunant, monsieur Prémagny, toujours sombre, annonça à sa famille qu'il était obligé d'aller passer quelques jours à Villers, & qu'il partirait dès que le fiacre qu'il venait de faire demander serait arrivé.

« Aujourd'hui ! s'écria sa femme ; mais c'est impossible, nous avons ce soir un dîner prié.

— Je ne l'ai point oublié, ma chère amie, mais je ne puis différer mon départ, & vous voudrez bien présenter mes excuses à nos invités, » répliqua monsieur Prémagny d'une voix un peu hale-tante.

Il ne semblait pas être dans son assiette ordinaire ; tantôt il regardait fixement sa femme & ses filles, & tantôt il baissait obstinément les yeux. Il les embrassa toutes cinq ou six fois, s'élança dans le fiacre, fit signe au cocher de rendre la main aux chevaux ; puis soudain, au risque d'être écrasé, il sauta à terre, & prit encore dans ses bras les quatre femmes étonnées.

« Il me semble que je ne vous ai pas dit adieu, murmura-t-il.

— Mais si, cher père, & plusieurs fois. »

Il n'eut pas l'air d'avoir entendu cette réponse, & il continua d'une voix émue :

« Mes enfants, s'il arrivait que je vous fisse de la peine, promettez-moi que vous ne m'en voudrez pas, & que vous serez toujours bien convaincues que j'ai agi dans votre intérêt.

— Oh ! papa ! » s'écrièrent-elles en l'embrassant.

Il se jeta dans la voiture, qui partit aussitôt.

« Notre père a un air bien étrange ce matin, fit observer Valentine.

— Il est un peu préoccupé, répliqua sa mère. Ce n'est pas une petite affaire que de gérer une fortune comme la nôtre. »

Ces dames s'habillèrent de bonne heure, puis elles s'installèrent dans le grand salon, pour attendre leurs invités. Personne ne vint ; seulement elles reçurent trois ou quatre lettres de leurs meilleures amies qui expliquaient pourquoi elles ne pouvaient assister à ce repas. Les autres conviés ne jugèrent même pas à propos de s'excuser.

Il était déjà tard, lorsque monsieur de Sainte-Méline entra enfin. Madame Prémagny pensa qu'il était envoyé par la baronne Dubuquoy, & l'absence de son mari la contraria vivement.

L'aimable vieillard, qui, de tous les nouveaux amis de la famille, avait franchi le premier le seuil de cette maison hospitalière, s'avança gravement en marchant à pas comptés & en jetant sur les jeunes filles des regards de commisération.

« Madame, dit-il, vous devez trouver ma visite bien inopportune, & j'ai tort peut-être de vous adresser de vive voix mes compliments de condoléance.

— Vous voulez dire de félicitation, sans doute, monsieur, » répliqua gracieusement la maîtresse du logis, qui supposait toujours que le bon vieillard était envoyé par la baronne.

Mais monsieur de Sainte-Méline, qui avait préparé son petit speech, ne tint aucun compte d'une interruption qu'il n'avait point écoutée, & continua d'une voix lente & grave :

« Madame, vous avez toujours montré des sentiments si chrétiens, ces demoiselles ressemblent tellement à de petits anges, que vous vous êtes déjà écriées sans doute, avec le saint homme Job : « Le seigneur nous avait donné cette fortune, il nous l'a enlevée, que son saint nom soit béni ! »

— Notre fortune, monsieur ? que voulez-vous dire ? Vous ne parlez point sérieusement ? » balbutia madame Prémagny.

Monsieur de Sainte-Méline fixa sur elle un regard étonné.

« J'espère, dit-il, que ce n'est pas moi qui vous apprends cette mauvaise nouvelle ? J'en serais désolé. Mais il est impossible que vous ignoriez... véritablement impossible... Vous avez signé l'acte de vente de votre fabrique & de vos terres, un autre papier relatif à un emprunt...

— J'ai signé sans lire, monsieur ; c'est mon habitude ; j'ai tant de confiance en monsieur Pré-



magny. Mais vous voyez mes angoisses, de grâce, dites-nous ce que vous savez...

— Hélas ! madame, je sais, comme tout le monde, que monsieur Prémagny a vendu ses terres & sa fabrique, qu'il s'est fait rembourser l'argent qu'il avait prêté, & qu'il a emprunté, sur votre petit domaine de Villers, une somme assez forte. L'on ajoute que...

Ici monsieur de Sainte-Méline s'interrompit brusquement.

« Achevez, monsieur, nous vous en conjurons.

— Eh bien, madame, on dit que monsieur Prémagny a pris la fuite en laissant des dettes considérables.

— Oh ! mais cela n'est pas ! s'écrièrent ces malheureuses femmes terrifiées.

— J'espère, madame, que cela n'est pas ; mais la baronne de Dubuquoy m'a affirmé que rien n'est plus vrai. Il y a un instant, j'ai eu l'honneur de lui donner le bras pour la conduire à la gare. Elle est partie pour Paris avec Roland. On assure qu'elle va le marier là-bas. »

Valentine devint très-pâle.

« Monsieur, dit-elle, depuis quand parle-t-on de notre ruine ?

— Depuis très-peu de jours, mademoiselle, je ne saurais dire précisément... Cette nouvelle est arrivée comme un coup de foudre. Mais je me souviens, c'est le lendemain du jour où nous sommes allés tous ensemble visiter le château de Larcy que ce bruit s'est répandu dans la ville.

— C'est bien cela, fit la jeune fille d'un ton amer, depuis ce jour-là, en effet, nos meilleures amies se sont éloignées de nous.

— Hélas ! mesdames, c'est peut-être ma faute, & je crains de vous avoir nui. Dès que j'ai connu votre malheur, je me suis empressé de courir chez nos amis, & je leur ai représenté que nous devrions nous cotiser tous pour vous offrir... Pardon, madame, c'était bien hardi de ma part, mais je l'ai fait à bonne intention. Malheureusement on a pensé que j'étais envoyé par vous, & c'est sans doute pourquoi l'on vous évite ; on craint que vous ne fassiez de nouvelles instances, ce qui serait bien inutile, car partout j'ai été fort mal accueilli ; j'ai essuyé les refus les plus désolants. Il paraît qu'on a une dent contre ces demoiselles. Elles ont froissé bien des amours-propres. Il y a des gens qui ne comprennent pas que l'on puisse être gaie, légère & insouciant, quand on a vingt ans. Croiriez-vous que certaines personnes ont osé dire que vous avez ce que vous méritiez, rien de plus ! »

Cet ami dévoué, mais singulièrement maladroît eût continué longtemps sur ce ton si Juliette ne l'eût interrompu.

« Oh ! qu'est-ce donc que le monde ? s'écria-t-elle. Partout des envieux, des méchants, des égoïstes !

— Mes enfants, n'accusons personne, dit madame Prémagny ; nous récoltons ce que nous

avons semé. Pourquoi demanderions-nous à ces étrangers des sentiments que nous n'avons pas eus pour eux ? Ils nous rendent ce que nous leur avons donné, c'est justice.

— Mais madame Dubuquoy ? reprit Juliette.

— Eh bien ! madame Dubuquoy a recherché notre amitié parce que nous étions riches, comme nous avons recherché la sienne peut-être parce qu'elle est baronne. Mes chères enfants, nous avons trop de reproches à nous faire pour en adresser aux autres.

— Madame, dit monsieur de Sainte-Méline avec embarras, j'admire véritablement votre résignation & votre force d'âme, mais je sens que je suis ici un intrus ; je ne veux point gêner ces doux épanchements de cœur : permettez donc que je me retire, en vous suppliant de croire que je prends une part bien vive à votre affliction.

— Monsieur Georges Robin, annonça un domestique, au moment où monsieur de Sainte-Méline s'éloignait de son pas le plus léger, comme on fait quand on sort de la chambre d'un malade.

— Ah ! Georges, cœur dévoué, c'est donc vous ? s'écria madame Prémagny. Vous avez appris notre malheur, n'est-ce pas, & vous venez ?

— J'accours, ma tante, répondit le jeune homme en lui baisant affectueusement les mains. Je suis arrivé hier chez mon père ; mais, depuis quelques heures seulement, je connais la triste nouvelle. Tout Villers est dans la désolation. Mais le mal, peut-être, n'est pas aussi grand qu'on nous l'a dit. Dans tous les cas, nous ferons notre possible pour le réparer. Je suis envoyé ici en ambassade & avec de pleins pouvoirs. Pour moi, je ne puis vous offrir que ma bonne volonté, mais j'ai des amis auxquels je ne craindrai point de m'adresser.

— Georges, mon enfant, vous ne savez pas combien vos paroles sont à la fois douces & cruelles, lui dit sa tante, qui pleurait. Vous ignorez que nous avons contristé tous ces cœurs généreux, que nous avons repoussé ceux qui voudraient partager notre détresse ?

— Oui, ma tante, j'ignore cela, & si c'était vrai, je voudrais l'ignorer toujours. Je sais seulement que nous avons résolu de vous sauver. Mais il est urgent que je voie mon oncle ce soir-même.

— Votre oncle ? il doit être à Villers depuis midi. »

Le jeune homme, un peu inquiet, la regarda.

« Il n'y était pas lorsque je suis parti, il y a une heure, balbutia-t-il.

— Oh ! mon Dieu ! s'écrièrent les trois sœurs, pourvu qu'il ne soit point arrivé malheur à notre père !

— Non, non, rassurez-vous, mes anges, me voici sain & sauf, dit monsieur Prémagny, qui vint montrer sa bonne figure joyeuse au seuil du salon.

— Ah ! dit sa femme en courant à lui, à présent que nous sommes tous réunis, j'oserai regarder le malheur en face.

— Moi aussi ! Où est-il ? fit monsieur Prémagny



d'un ton comique en prenant une pose de matamore.

— Pouvez-vous plaisanter ainsi ? lui dit-elle. Ignorez-vous ce qui se passe ? On assure que nous sommes ruinés !

— Bon ! laissez dire. Que vous importe ? C'est moi qui ai fait répandre cette fausse nouvelle.

— Vous ? pourquoi ? dans quel but ?

— Ah ! répondit-il en baissant la tête, voici l'explication que je redoutais. Mes chers anges, vous allez me trouver bien cruel, mais il fallait absolument vous donner une leçon. Vous vous engagiez dans une voie dangereuse, & je ne pouvais vous convaincre, par la force de mes raisonnements, que vous faisiez fausse route. J'ai été obligé, pour vous dessiller les yeux, d'imaginer cette fable.

— Mais, dit sa femme, on prétend que les terres & la fabrique sont vendues.

— Nous en achèterons d'autres.

— Et cet argent que vous avez emprunté ?

— Il est dans mon portefeuille. Je le rendrai quand on voudra. Voyons, embrassons-nous encore. J'espère que personne ne boude. Je n'ai prolongé votre inquiétude, convenez-en, que pendant le temps strictement nécessaire pour vous désabuser. Je n'ai pas quitté la ville, j'étais ici tout près, caché dans la maison d'un ami, & dès que j'ai aperçu Georges, dès que j'ai vu sortir cette gazette vivante qu'on appelle monsieur de Sainte-Mélitine, je suis accouru. A présent, il est indispensable d'aller rassurer ces bons parents, dont l'inquiétude ne peut se décrire, m'a dit la personne que j'ai envoyée semer la venette à Villers.

— Mais pourquoi nous avoir fait subir à tous

cette épreuve ? demanda Georges qui, l'écoutait avec surprise & ne comprenait pas encore.

— Mon ami, nous t'expliquerons cela plus tard. Vois-tu, il y avait des choses que ces chères petites refusaient de considérer sous leur vrai jour ; il a fallu que je les leur fisse toucher au doigt & à l'œil. J'ai hésité longtemps à leur donner cette leçon. Pour me décider, il a fallu certaine visite à un vieux château, certaine baronne & certain projet... Tu sauras ceci aussi ; nous ne te cacherons rien. Mais, mes chères amies, la voiture attend, & nous ferons bien de nous rendre dès ce soir à Villers.

— Oui ! oui ! s'écrièrent les jeunes filles, allons à Villers & demeurons-y toujours, loin du monde & de ses plaisirs amers.

— Non pas, non pas, répliqua monsieur Prémagny, ce n'est point ce que j'entends. Vous n'êtes pas d'âge à vous confiner dans une solitude, & il vous siérait mal de médire du monde, car vous ne le connaissez point. J'entends le vrai monde, celui qui ne se compose pas uniquement de femmes désœuvrées & de jeunes filles coquettes. Vous l'avez cherché & vous n'en avez rencontré que l'ombre. A côté de cette société bruyante où vous vous êtes fourvoyées, il en est une autre simple, discrète, choisie, qui ne considère point la vie comme une grande partie de plaisir. C'est là que je veux vous introduire, au milieu de jeunes filles laborieuses & charmantes, élégantes & modestes, distinguées & sans prétentions, gracieux modèles que vous copierez fidèlement, j'en ai la conviction. »

C.



LA

# FAMILLE REYDEL

(SUITE.)

XXIII

NOUVELLES

**Q**UOIQUE les circonstances extérieures fussent identiquement les mêmes, la vie d'Albine était transformée. Jusqu'alors elle avait vécu d'émotions & de rêves ; Esther & ses suprêmes volontés, Max & ce fantôme d'amour avaient seuls

alimenté sa pensée ; maintenant, sa volonté re-trempée dans la réflexion, se traçant une autre voie, elle voulait vivre pour le devoir, & suivre cette étoile de la conscience qui ne trompe jamais, alors même qu'ici-bas elle ne nous ferait aboutir qu'aux souffrances & aux sacrifices. Elle reprit ses habitudes ordinaires, mais avec d'autres pensées. On la voyait comme autrefois assidue au travail auprès de sa grand'mère ; plus qu'autrefois elle s'occupait de sa jeune sœur ; elles se promenaient ensemble,



ensemble elles allaient à l'église, elles jardinaient, elles faisaient de la musique, elles suivaient leur aïeule dans les visites de voisinage, rien n'était changé, &, seule, Albine aurait pu dire ce que lui coûtaient d'efforts & de vigilance l'amabilité & la douceur qu'on trouvait en elle.

« Le temps a fait son œuvre, disait-on, elle est plus gaie, elle se console de la mort de sa sœur. »

Ce n'était pas le temps, quoiqu'il soit grand ouvrier en métamorphoses, c'était un plus puissant moteur, c'était Dieu qui inspirait à ce cœur le sentiment du devoir & la force contre les puissances néfastes, contre les humeurs sombres & les molles tristesses ; Albine luttait contre les ennuis cachés au fond de l'âme, contre cette antipathie étrange qui parfois s'élevait en elle à l'aspect de son aïeule, contre l'ennui que lui causaient ses occupations journalières, contre les souvenirs dangereux & les plus dangereuses espérances ; sa grand'mère la trouvait toujours soumise & quelquefois riante ; avec sa sœur, elle était aimable & bonne ; elle ne l'instruisait pas, mais elles étudiaient ensemble ; les pauvres, vers lesquels son cœur se tournait volontiers, louaient sa compassion & sa charité ; elle ne donnait pas seulement une aumône, elle donnait son cœur ; elle sympathisait aux douleurs que sa main secourait, sympathie d'autant plus vraie, plus profonde, qu'elle-même souffrait souvent, & qu'elle souffrait comme les pauvres, sans consolation. Elle souffrait, non pas d'un amour à demi vaincu, mais de l'isolement où elle se trouvait entre sa jeune sœur, qu'elle considérait comme une enfant, & sa grand'mère dont elle n'avait pas conquis l'affection. Geneviève était l'innocente souveraine de ce vieux cœur assombri qui se confiait plus volontiers à l'ingénuité qu'à la vertu, & dans les tristesses que chaque jour amène, Albine se trouvait seule, si l'on est jamais seul quand on a Dieu avec soi.

Dans cette maison attristée par tant de causes avouées & secrètes, Geneviève conservait la gaieté sereine de son âge. Pour elle, madame Reydel trouvait toujours un bon regard & un mot caressant ; elle était la seule qui eût gardé le pouvoir de la faire sourire, car les mois & les années, en s'écoulant, avaient fort pesé sur sa tête ; elle devenait de plus en plus sérieuse, hautaine & morne ; il semblait qu'une pensée importune l'empêchait de goûter aucune joie ; la présence & la cordialité de monsieur Horace ne la déridaient plus, les soins d'Albine la gênaient, l'oppressaient en quelque sorte ; Geneviève seule, innocente, ignorante, aimante, lui était agréable & faisait luire sur ce visage souffrant & sévère un rayon des jours heureux.

Albine n'avait pas cessé ses rapports avec Marie ; durant l'été qui suivit la retraite au Sacré-Cœur, elle en reçut la lettre suivante :

Après quelques préliminaires remplis d'amitié, Marie disait :

« Nous avons un vrai chagrin, maman & moi, &

» vous y compatirez, je l'espère, chère bonne Al-  
» bine. Mon frère Édouard nous quitte pour un  
» long voyage de science & de curiosité ; il va bien  
» loin, en Perse ; il veut voir de ses yeux, toucher  
» de ses mains, des villes qui sont restées debout,  
» dit-on, depuis les invasions des Arabes ; on y  
» trouve (c'est un grand touriste qui le lui a dit)  
» des inscriptions curieuses, des sculptures intac-  
» tes, &, ce qui est plus particulier, les plus inté-  
» ressants vestiges du christianisme. Vous sentez  
» à quel point Édouard, si bon chrétien & si sa-  
» vant, s'est passionné pour ces découvertes. Peut-  
» être son voyage a-t-il encore un autre motif :  
» celui-là, chère Albine, je vous le laisse à de-  
» viner... Nous l'avons embrassé hier avec bien  
» des larmes : c'est si long, deux ans, c'est si loin,  
» la Perse ! & tous les dangers que l'on court dans  
» de pareils voyages ! Aussi, nous sommes tristes,  
» nous prions beaucoup ; maman fera dire une  
» messe tous les samedis pour le voyageur, & nous  
» vous prions, chère, d'y assister en idée, & de  
» prier avec nous.

» Tout est triste auprès de nous. L'ami de mon  
» frère, monsieur Max Reydel, n'est pas heureux  
» non plus. La Compagnie d'exploitation à laquelle  
» il était attaché n'a pas réussi, & voilà le pauvre  
» jeune homme sans emploi. Il a avoué à mon  
» frère que cette inaction forcée tombait d'autant  
» plus mal que sa jeune sœur, mademoiselle Mar-  
» the, était bien malade, & que le médecin prescri-  
» vait les Eaux comme suprême remède.... & le  
» moyen ? Édouard aurait bien voulu offrir à son  
» ami un de ces légers services qui lient davantage  
» les cœurs généreux, mais il a rencontré une  
» résistance, une fierté invincibles. Il a dû se bor-  
» ner à des démarches pour un nouvel emploi,  
» démarches qui jusqu'ici n'ont pas abouti. Je  
» vous dis ceci... »

Albine n'acheva point les explications que lui donnait son amie ; la lettre tomba de ses mains, & elle fondit en larmes, étouffée par une douleur qui l'étonnait elle-même. Elle sentait le contre-coup de tout ce que devait sentir le fier Max dans sa tendresse pour les siens & dans sa pauvreté.

« Eux si pauvres, se disait-elle, & nous si riches ! ô quelle cruelle injustice ! Si je pouvais lui envoyer... quoi ? »

Elle regarda autour d'elle ; le joli mobilier de sa chambre ne pouvait guère s'expédier à Paris ; sa montre, ses anneaux, ses parures de jeune fille, étaient de bien mince valeur ; ses livres, vendus, ne rapporteraient pas cent francs... que faire ? elle rêvait, quand six heures sonnèrent à la pendule d'albâtre. C'était l'heure de la visite journalière de monsieur de la Ferté ; il venait, chaque jour, finir la soirée avec sa belle-mère & ses nièces, & retournait chez lui au clair de lune. Albine l'attendit avec anxiété ; bientôt un pas vif & ferme encore, l'air de *la Chasse du Jeune Henri*, sifflé avec art, l'avertirent ; elle descendit en courant... l'occasion était propice : madame Reydel, accablée



par la chaleur du jour, sommeillait dans sa bergère ; Geneviève repiquait des reines-marguerites ; monsieur Horace avait pris silencieusement un journal. Il obéit au signe que lui faisait Albine, & ils s'en allèrent ensemble sous la longue charmillle.

« Lisez ceci, mon oncle, » dit-elle en lui mettant entre les mains la lettre de Marie.

Il prit son lorgnon & lut rapidement :

« Diantre ! dit-il, voilà qui est triste ! Pauvre cher Max ! que faire ? »

— Mon oncle, répondit Albine, il n'y a que vous qui puissiez l'aider & m'aider aussi, moi, car je souffre de savoir mes proches parents dénués & malheureux. Voulez-vous m'avancer de l'argent, une grosse somme, & la leur envoyer, non comme un prêt ou un don, mais comme une avance sur la juste restitution qui leur est due ?

— Vous voulez cela, Albine ?

— Oui, mon oncle, & je serais désespérée si vous me refusiez.

— Je ne vous refuse pas, chère petite, Dieu m'en garde, je vous interrogeais seulement. Combien voudriez-vous envoyer ? »

Elle réfléchit.

« Six mille francs, serait-ce assez ? »

— Oui, dit-il ; ils pourront attendre un nouvel emploi & subvenir, sans trop se mettre en peine du lendemain, aux besoins présents. Vous pouvez considérer la chose comme faite, Albine. »

Elle lui serra la main avec des larmes dans les yeux.

« Ce n'est pas assez, dit-elle, il faut le recommander, l'appuyer : vous connaissez beaucoup de monde, mon oncle.

— Et si j'use mon crédit, qu'est-ce qui me le rendra ? » répondit-il en riant.

— Ah ! mon oncle, il n'aura jamais de meilleur emploi !

— Accordé. Je me voue à l'intrigue jusqu'à ce que Max soit casé. Mais, petite, n'avez-vous pas parlé de ceci à madame Reydel ?

— Non, mon oncle, dit-elle en rougissant.

— Cela la toucherait peut-être, reprit-il d'un ton sérieux. Elle paraît triste depuis quelque temps, & je me figure, à tort peut-être, que cette vieille histoire la poursuit. Vous pourriez exercer quelque influence sur son esprit, Albine ?

— Mon oncle, pour exercer de l'influence, ne faut-il pas une sympathie réciproque ?

— Eh bien ?

— J'honore ma grand'mère, je sens que rien ne me coûterait pour lui être utile, mais cet amour que l'on éprouve pour sa mère, je ne l'éprouve pas, ni elle non plus ne m'aime pas comme elle aime Geneviève. Je ne m'en plains point, c'est justice. »

Il ne répondit pas directement ; il reprit :

« Albine, vous m'avez dit un jour que vous n'épouseriez que Max ; y pensez-vous encore, ou ce projet est-il impossible ? »

— Je n'y pense plus, dit-elle en rougissant ; ce

projet, cette idée, n'étaient qu'une chimère. Il m'a vue, je n'ai pas plu : voilà la vérité, mais qui ne doit pas empêcher la justice ni l'amitié envers des parents qui portent le même nom. »

Elle avait parlé vite & avec émotion ; monsieur de la Ferté, à son tour, lui serra la main & lui dit en la ramenant à la maison :

« Vos volontés sont des lois ; dès ce soir, j'écris à Max, demain je prends de l'argent à Macon & j'écris à divers amis qui pourront nous venir en aide. Nous en sortirons ! »

## XXIV

### PLOMBIÈRES

A quelques jours de là, après une journée orageuse, madame Reydel eut un malaise, des éblouissements, une petite syncope, d'où elle sortit avec un tremblement dans les mains & dans les bras. Albine, très-alarmée, consulta le médecin.

« C'est, dit-il, une légère congestion, avec un commencement de paralysie. Les eaux lui feront grand bien, & je vais les lui ordonner. »

Madame Reydel se soumit à l'ordonnance.

« J'ai encore besoin de vivre pour cette pauvre petite, » dit-elle en montrant Geneviève.

Elle se remit promptement, & vers le milieu du mois d'août, accompagnée de ses petites-filles, elle arriva à Plombières. Monsieur Horace devait les y rejoindre avant la fin de la saison.

Albine voulut surveiller de près le traitement ; elle accompagnait elle-même tous les matins sa grand'mère aux Bains Romains, marchant à côté de la litière ; elle lui tenait compagnie, l'aidait à se rhabiller, la couvrait soigneusement, la ramenait au logis & lui servait son déjeuner. Pendant ce temps, Geneviève, sous la garde d'une vieille femme de chambre, allait à la messe & respirait l'air du matin, l'air des montagnes & des bois, en faisant le tour de la promenade des Dames ; pendant le jour, elles lisaient & travaillaient auprès de l'aïeule ; vers le soir, après le dîner, elles se promenaient toutes les trois, en jouissant de la pureté vivifiante & délicieuse de l'atmosphère & de la beauté de ces paysages, où la grâce & la vigueur se confondent dans une si juste mesure, prairies d'un vert d'émeraude, monts austères, ruisseaux pétillants, bois silencieux, nids de colombes, gîtes de sangliers, solitudes d'ermîtes & oasis de poètes. Elles étaient ravies, & madame Reydel comparait ce beau pays des Vosges à son pays du Rhin ; elle disait parfois : « Je suis charmée de voir, avant de mourir, des rochers & des forêts. » Sa santé devenait meilleure, elle reprenait l'entière liberté de ses mouvements ; il lui restait de cet accident, si léger en apparence, mais au fond si grave, une certaine tristesse, qui venait s'ajouter à ses préoccupations



ordinaires ; elle la dissimulait de son mieux, Geneviève, avec l'heureux optimisme de la jeunesse, ne la voyait pas, & Albine, plus pénétrante, n'aurait pas osé l'interroger à ce sujet.

Un matin, Geneviève, rentrant de la messe, arriva dans la chambre qu'elle partageait avec sa sœur ; Albine était seule, elles s'embrassèrent, & Geneviève dit vivement :

« Figure-toi que j'ai eu une petite aventure.

— Tu me fais peur !

— Oh ! ce n'est rien ! c'était à l'église ; devant nous se trouvaient deux dames, une âgée, & l'autre toute petite, toute délicate, un peu contrefaite, on aurait dit une enfant ; mais quand j'ai vu son visage, j'ai pensé qu'elle devait avoir au moins vingt ans. La dame âgée venait de communier, quand la plus jeune chancela & retomba sur sa chaise, presque sans connaissance... j'étais bien effrayée, mais je me souvins à temps que j'avais mon flacon de vinaigre anglais dans ma poche. Je l'offris à la dame, & je l'aidai à soutenir sa fille pour la mener hors de l'église. Elle paraissait bien souffrante... elle était pâle comme de la cire, mais lorsqu'elle rouvrit enfin les yeux, je vis qu'ils étaient très-beaux, très-bruns & très-bons. La mère me rendit mon flacon, & me remercia beaucoup... voilà mon aventure.

— Elle n'est pas très-romanesque, » dit Albine en riant.

Albine se trompait, car la vie réelle a des hasards qui dépassent ceux des romans les mieux machinés. Dix jours après, à la même heure, Geneviève rentra, l'air fort content, &, de la porte, elle dit à sa sœur :

« J'ai revu ma demoiselle, ma petite malade de l'autre jour ! elles étaient revenues à la messe & elles m'ont attendu à la porte de l'église. La mère m'a dit d'un ton très-aimable :

— Nous voulions, avant de quitter Plombières, vous dire adieu & vous remercier, mademoiselle. Vous vous êtes montrée si bonne pour ma pauvre fille !

— Voudriez-vous accepter ce petit souvenir ? m'a dit la jeune fille en me donnant une image. Et la voilà, l'image. »

Elle tira de son livre d'heures une petite image représentant sainte Marthe & son dragon. Albine la regarda, la retourna & dit à sa sœur :

« As-tu vu ceci ? »

Et elle lui montra, au bas de l'image, ces mots tracés au crayon : *Souvenir de Marthe Reydel de Romenay.*

« Marthe Reydel ! s'écria Geneviève avec une extrême surprise. Elle porte le même nom que nous. Est-ce que tu la connais ? est-ce qu'elle nous est parente ?

— Oui, répondit Albine, c'est notre cousine ; je ne la connais que de nom ; des raisons que tu sauras plus tard nous ont empêchés de la voir.

— C'est dommage ! elle a l'air si bon, si affectueux ! & sa mère paraît si comme il faut ! Si

elles avaient su que grand'mère était ici, elles seraient venues la voir.

— Non, chère amie, & même il ne faut pas en parler à grand'mère, de crainte de la troubler. Tu le promets ?

— Oui, ma sœur, répondit Geneviève devenue sérieuse. Je ne comprends pas, mais je promets tout de même. »

Elle réfléchit un peu & reprit :

« Albine, ces dames ne paraissent pas riches ; pourquoi donc cela ?

— C'est encore une chose que tu sauras plus tard.

— Que de mystères ! si tu pouvais seulement me dire où & quand je reverrai cette cousine !

— Je n'en sais rien, mais j'espère que tu la reverras un jour.

— Tu sais où elle demeure, dis ?

— Oui.

— Ce que c'est que d'être l'aînée !

— Ne te préoccupe pas de tout cela, laisse faire au bon Dieu, & ne parle pas de cette rencontre. Tu ferais plus de mal que tu ne crois. »

Geneviève le promit encore & tint parole. Albine pensa longtemps à cette circonstance ; elle y pensait avec une satisfaction douce, avec un détachement d'elle-même, avec de vagues projets d'avenir qui lui prouvaient que son âme était guérie.

Le séjour à Plombières se prolongea, & ce ne fut qu'en automne que les trois dames, escortées de monsieur de la Ferté, revinrent à la Pêcherie.

XXV

MAX

Monsieur de la Ferté n'avait pu avoir de conversation particulière avec Albine durant le court séjour qu'il avait fait à Plombières auprès d'elle, ni durant le voyage ; la présence de madame Reydel, celle de Geneviève empêchaient tout entretien confidentiel, & ce ne fut que sous les ombrages de la Pêcherie qu'il put enfin dire à sa nièce :

« Vos offres ont été acceptées, & je viens de recevoir un mot de Maxime qui me remercie de mes démarches en faveur de son fils.

— Avez-vous réussi, mon oncle ?

— Couci-couci : une place modeste & sans grand avenir dans un chemin de fer du midi, voilà ce que j'ai obtenu, mais je ne me tiens pas pour battu ; je veux & j'aurai autre chose. J'ai une vieille dette à acquitter envers Max !

— Et nous donc ! & voilà Geneviève qui les aime aussi, d'instinct ; le bon Dieu a mis sur son chemin notre cousine Marthe, & la sympathie est venue tout de suite. »

Elle raconta à monsieur Horace la rencontre à l'église de Plombières ; il hocha la tête & dit :

« Il ne reste à convertir que madame Reydel.



— Mon oncle, répondit Albine, Dieu nous aurait-il rapprochés pour nous désunir ? Depuis l'accident du chemin de fer jusqu'à l'église de Plombières, voyez quel chemin nous avons fait ?

— Il est vrai ; mais les voies & moyens pour aller plus loin ?

— Dieu y pourvoira, dit-elle avec confiance, & Esther priera. »

L'hiver s'écoula sans événements ; la santé de madame Reydel se soutenait, & les altérations que l'âge pouvait amener étaient plus sensibles pour elle que visibles à d'autres yeux ; elle les cachait avec d'autres pensées, avec les sombres appréhensions de l'avenir, avec les doutes de la conscience, dans le fond secret de son cœur, & elle vivait calme & digne entre ses deux petites-filles. Albine la soignait avec un dévouement assidu, Geneviève lui témoignait une affection toujours plus vive, & la vieille amitié de monsieur Horace ne se lassait pas.

Il était toujours l'assidu visiteur de la Pêcherie, mais depuis quelque temps, une ennemie importune, la goutte, le retenait chez lui, pestant contre elle avec Érasme, avec Francklin, & se disant que tant de bonnes journées de fatigue à la chasse auraient bien dû l'exempter de la maladie des oisifs & des indolents. Il faisait ces réflexions, couché ans son fauteuil, il s'ennuyait fort, & la vue d'une figure humaine qui franchissait la grille de son jardin & qui s'acheminait vers la maison lui fit grand plaisir. Il mit la main, en auvent, au-dessus de ses yeux pour se préserver des rayons du soleil, & il dit à haute voix :

« Max ! est-ce possible ! »

Une minute après, Max l'embrassait tendrement & lui annonçait que grâce à l'appui que lui avait prêté monsieur Horace, il venait d'obtenir un emploi plus important & mieux rétribué dans une compagnie de l'Est.

« J'ai profité de mon changement de résidence pour venir vous voir, mon cher oncle, & vous remercier. Je vous dois tout ! Cet argent que vous m'avez offert l'an passé nous a tous sauvés d'une position cruelle : mon père s'épuisait de travail, ma mère de veilles & de fatigues, ma pauvre petite sœur se mourait... faute de ce misérable, de ce précieux argent... »

— Mon enfant, ce n'est pas moi qui vous l'offrais, mais bien votre cousine Albine... elle ne voulait pas être nommée, mais je ne veux pas, moi, de plumage d'emprunt.

— Albine ! quoi ! elle a pensé à nous ! Ah ! mon oncle, si je vous disais que j'ai bien pensé à elle, & qu'il a fallu...

— Quoi ! dit monsieur Horace surpris, vous n'aviez pas oublié cette courte entrevue chez madame d'Alville ?

— Non, mon oncle, & cette entrevue aurait peut-être joué un rôle décisif dans ma vie si je n'avais connu les sentiments d'Édouard, mon

ami, pour ma cousine. J'ai donc reporté sur le souvenir d'Esther tout ce qu'elle m'inspirait.

— Parbleu ! voilà une révélation, dit monsieur Horace en comprimant sur ses lèvres les réflexions qui lui venaient à l'esprit. Et Édouard, ajouta-t-il, persévère-t-il ?

— Certes, sa dernière lettre, en date d'Ispahan, ne parle que de trois choses, sa mère, ses découvertes & Albine. Il n'a pas la moindre fatuité, & pourtant, il espère encore, & si jamais j'avais le bonheur de voir ma cousine, Édouard aurait près d'elle un chaud avocat.

— Il se pourrait bien que vous la vissiez, dit monsieur de la Ferté, l'une ou l'autre de ces petites filles vient me faire visite chaque soir depuis que cette maudite goutte me cloue au logis. Et si vous vous rencontrez avec Albine, j'approuve que vous appuyiez les désirs de votre ami. Cette alliance nous conviendrait fort... »

A dater de ce moment, Max l'ingénieur parut des plus distraits. Il se leva plusieurs fois pour aller à la fenêtre, il se trompa en répondant à monsieur Horace qui souriait, & enfin il dit d'une voix timide :

« Mon oncle, je crois que voilà une de mes cousines. Je vois un vieux domestique à cheval, & une jeune dame montée sur un poney blanc.

— C'est cela ! asseyez-vous, mon cher neveu, & convenons que si c'est Albine, vous causerez avec elle ; si c'est Geneviève, nous ne vous nommerons pas, attendu que cette belle petite ne connaît pas les vieux secrets de la famille. »

C'était Geneviève. Elle parut dans la baie de la porte inondée de soleil comme une charmante image sur un fond byzantin. Plus jolie, plus éblouissante qu'Esther au même âge, elle lui ressemblait par la distinction des traits & l'expression douce & sympathique de la physionomie ; la simplicité de son costume ajoutait à sa grâce ; elle était vêtue d'une robe de drap gris-de-fer dont elle relevait la longue queue sur son bras ; un chapeau de paille noire & un voile cachaient ses beaux cheveux, elle portait à la main un panier rustique couvert de feuillage. Elle salua timidement l'étranger, embrassa monsieur Horace au front & lui dit :

« Mon oncle, grand-mère désire avoir de vos nouvelles, & elle vous envoie des fraises ; elle dit que c'est souverain pour la goutte.

— Je les mangerai sans beaucoup de foi, mais avec grand plaisir : mettez votre panier sur le buffet, ma petite Geneviève, & asseyez-vous. Vous allez boire un verre de vin : c'est souverain aussi après une course à cheval.

— Non, mon oncle, mais si vous le permettez, je vais le donner à Cyprien ; il est si vieux & il a eu si chaud !

— Faites, enfant. »

Elle y courut, elle revint, elle jasa un peu, s'informa de la goutte, donna des nouvelles de madame Reydel & d'Albine, & répondit à son oncle, qui s'informait de l'emploi de sa journée :



« Oh ! nous avons fait beaucoup de choses ; je vais compter sur les doigts : la messe, écussonner des rosiers, faire de la musique pour grand'mère, lire l'Histoire de France & des vers de monsieur de Lamartine, dame ! un Bourguignon ! recevoir des visites, en rendre deux, déjeuner, dîner, faire un tour de parc avec grand'mère, coudre pour le service d'Albine, qui a toujours quelque pauvre à habiller, monter à cheval, venir vous voir, vous embrasser, m'en aller, souper, prier Dieu & dormir ! »

Elle voulut s'en aller, mais il la retint & la fit causer encore en la lutinant un peu ; elle répondit gaiement, Max se mêla à la conversation, & au bout de vingt minutes elle embrassa son oncle, fit une révérence à son cousin & sortit vivement. Le vieux Cyprien la mit en selle, & rapide & légère, elle partit au trot de son poney, pendant qu'un léger souffle de vent agitait son voile & faisait pleuvoir sur elle les fleurs roses des acacias.

« Comment la trouvez-vous ? demanda monsieur de la Ferté à son neveu.

— Charmante ! elle ressemble à Esther, c'est tout dire.

— Et pas seulement de visage ! son cœur est aussi parfait que sa petite personne. Voilà, mon cher, je vous parle à cœur ouvert, l'innocent Alexandre qui pourrait trancher le nœud gordien. »

Max rougit & balbutia :

« Voudrait-elle de moi ? »

— Je le pense ; elle aime déjà la sœur en attendant le frère. »

Il lui conta l'histoire de la rencontre à Plombières, & pendant toute la soirée les deux hommes s'entretenaient de ce projet, échos depuis longtemps dans le cerveau de monsieur Horace, & qui prenait tout à coup une forme séduisante dans le cœur du jeune homme. La conclusion fut ce mot :

« Mon oncle, si ma cousine Albine approuve cette idée, je la soumettrai à mes parents, & s'ils consentent, je vous prierai d'être mon interprète auprès de mademoiselle Geneviève & de madame Reydel. »

Il partit le lendemain, l'esprit rempli d'heureux songes, & le soir, Albine vint son à tour, apportant à son oncle des fraises & des journaux. Il était mieux & se promenait dans son salon.

« Ça, venez, ma nièce, dit-il. Les fraises d'hier ont-elles fait merveille ou bien est-ce la visite que j'ai reçue qui m'a rendu si ingambe ? »

— Geneviève m'a dit que vous étiez en compagnie d'un jeune homme, cher oncle ?

— Devinez qui ? »

Elle le regarda, & répondit tranquillement :

« Max ! je le vois dans vos yeux. Ah ! mon oncle, vous êtes bon, car vous aimez bien ceux que vous obligez.

— Écoutez, dit-il, je veux causer avec vous ; je vous attendais avec impatience ; j'ai fait dix romans pendant que *je vous espérais*, comme on dit

dans les ports de mer. Je veux marier Max avec Geneviève !

— Dieu soit béni ! dit-elle avec une expression profonde ; j'ai eu la même pensée ; c'est le seul moyen de réconcilier ma grand'mère avec mon oncle Maxime & sa famille. Elle cédera aux vœux de Geneviève, elle aimera ce qu'aime Geneviève, & cette faute, si ce fut une faute, sera enfin réparée !... Esther sera contente.

— Vous approuvez donc ? demanda monsieur Horace, touché de la complète & généreuse abnégation de sa nièce.

— Absolument, c'est mon désir & ma prière.

— Il la trouve charmante.

— Elle l'est, elle mérite d'être heureuse.

— Et vous aussi, lui dit monsieur Horace avec tendresse. Vous êtes une bonne, une excellente créature.

— Pas si bonne, répondit-elle en riant ; Dieu m'a aidée.

— Nous avons le consentement de l'époux, si ses parents consentent, & je n'en doute pas ; voudriez-vous, Albine, préparer Geneviève & voir quels sont ses sentiments, car enfin, je ne veux pas de contrainte.

— Je crois qu'il n'en sera pas besoin : la Providence arrange les choses. Combien j'ai hâte que ce soit fait ! je tremble pour ma grand'mère ! Si elle nous quittait avant que la réparation ait eu lieu, avant que le vœu d'Esther soit exaucé, j'en serais inconsolable.

— Eh bien ! chère fille, retournez vite chez vous : je vais écrire ce soir à Max & à Maxime. »

Monsieur Horace tailla si bien sa plume le même soir, & il exposa si dextrement à son beau-frère les avantages de cette alliance réconciliatrice, qu'il triompha des obstacles qui s'étaient élevés, à la première idée d'une telle union, dans l'esprit de Maxime Reydel. Max plaidait de son côté, & Albine, à son tour, put persuader Geneviève.

« Quoi ! ma sœur, dit celle-ci, ce monsieur que j'ai vu durant cinq minutes chez mon oncle, tu veux que je l'épouse ? »

— Te déplaît-il ?

— Je ne dis pas cela.

— C'est notre cousin, c'est le frère de ton amie Marthe. C'est un honnête homme, plein de mérite & d'honneur, un fils, un frère dévoué & comme il en est peu ; il a sauvé jadis Esther & grand'mère, & notre oncle Horace d'un affreux danger, & enfin, en l'épousant, tu accomplis une œuvre de réconciliation & de justice que Dieu bénira & qui a été la dernière pensée d'Esther.

— Tu m'en diras tant ! dit Geneviève en rougisant. Mais n'est-il pas bien vieux pour moi ?

— Tu as dix-huit ans & il en a trente.

— Et ce grand mystère, ne veux-tu pas me l'expliquer ?

— J'aimerais mieux non, dit Albine ; ne cherche pas à le connaître ; sache seulement que Max & son père ont, par la faute des lois sans doute,



grandement souffert d'une injustice en fait de fortune, & que ton mariage avec Max réparerait, aplanirait tout.

— C'est beau cela, mais écoute : si ma grand-mère consent, si elle m'engage à épouser notre cousin, je consentirai.

— La sagesse a parlé par la bouché des enfants, dit Albine en l'embrassant. »

## XXVI

### LA DEMANDE

Ce ne fut pas sans une forte palpitation que monsieur Horace tenta son ambassade. Après de longs préambules, il aborda enfin l'affaire qui le préoccupait, & comme tous les gens intimidés, il se jeta, tête baissée, dans le péril.

« Je suis chargé, dit-il à madame Reydel, d'une demande auprès de vous, madame, une demande en mariage.

— Pour Albine ?

— Non, madame, pour Geneviève.

— Et de la part de qui, Horace ?

— De la part de mon neveu Max Reydel de Romanay. »

Elle pâlit & jeta sur son gendre un regard irrité. Il le soutint, car à mesure qu'il exposait l'affaire, il reprenait courage.

« Max a vingt-neuf ans, il est ingénieur distingué ; il a vu Geneviève, il en est très-épris, & vous savez mieux que moi, madame, les raisons qui plaident en faveur de cette union.

— Vous avez conduit habilement cette intrigue, dit-elle avec amertume ; vous la méditez depuis la mort d'Esther ?

— J'ai toujours désiré réparer un acte peut-être irréfléchi & dont les conséquences furent si malheureuses ; & aujourd'hui que l'occasion se présente de réparer sans mettre le monde dans le secret de nos affaires, je crois bien faire d'aider l'occasion, & Max est en tous points digne de Geneviève. »

Monsieur Horace avait mis dans sa réponse tant de douceur, mais en même temps une si grande fermeté, que madame Reydel sentit tomber sa colère & son désir de résistance.

« Vous pensez, la Ferté, que j'ai eu de grands torts dans les circonstances auxquelles vous faites allusion

— Vous voulez que je le dise ? eh bien ! oui, madame, & comme je suis votre vieil & sincère ami, je désire que cette unique erreur d'une si belle vie soit effacée. »

Elle réfléchit en silence & dit enfin :

« Pourquoi lutter ? je n'ai plus longtemps à vivre, j'ai reçu l'an dernier un avertissement, & puisque vous pensez que ce mariage peut rendre ma Geneviève heureuse, eh bien ! soit ! qu'il s'ac-

complisse ! il s'accomplirait après ma mort, n'est-ce pas, si je refusais ? »

Il ne dit rien.

« J'aime mieux que mon enfant soit bénie de ma main le jour de ses noces. Je la verrai monter à l'autel. Je consens. Et Albine, car elle est du secret, est-elle satisfaite ?

— Oui, chère madame, & nous le serons tous, vous verrez ? »

Elle secoua la tête & dit enfin :

« Faites venir Geneviève ; je veux lui parler, & écrivez à Maxime, en lui annonçant mon consentement, ajoutez puisque la chose doit se faire, qu'elle se fasse vite. Chose étrange ! que cette sympathie de mes enfants pour la branche aînée ! Et vous n'y avez pas nui, Horace ! »

Il sourit & lui baisa la main en disant :

« Ne serez-vous pas charmée de revoir Maxime, que vous aimiez autrefois & qui vous aimait tant ? »

Elle détourna la tête.

« Allez écrire, dit-elle, & envoyez-moi Geneviève. »

Quinze jours après, Maxime Reydel, sa femme & ses enfants arrivaient à la Pêcherie. Monsieur Horace & Albine les reçurent avec une amitié émue qui ne s'exprima d'abord que par des larmes ; on les installa dans les plus jolies chambres du château. Albine s'empressait auprès de sa tante & de sa cousine, & monsieur de la Ferté dit à son beau-frère :

« Madame Reydel désire vous voir seul. Vous, Max, venez avec moi dans la bibliothèque, en attendant qu'on vous présente à votre fiancée. Cher Maxime, vous connaissez le chemin de l'ancienne chambre rouge ? »

Ce fut avec une émotion qui l'étonnait lui-même que monsieur Maxime pénétra dans cette chambre, occupée jadis par son père, & où il avait reçu le fatal arrêt qui l'avait banni de la Pêcherie & de la vie calme & heureuse. Madame Reydel l'attendait : il y avait trente-cinq ans qu'ils ne s'étaient vus ; il la retrouvait au seuil du tombeau, elle le revoyait, vieux avant l'âge, courbé par les peines & les labeurs de la vie : ils se regardèrent & tous deux versèrent des larmes.

« Maxime ! » dit-elle en lui tendant la main.

Il prit cette main :

« Ma mère ! je suis si... oui, je suis si heureux de vous revoir encore une fois !

— Vous m'avez donc pardonné ! j'ai besoin de pardon ; je vais dans un pays où le repentir & le pardon sont nécessaires. Pardonnez-moi au nom de votre père... je le reverrai bientôt.

— Je vous pardonne de tout mon cœur, & tous les sentiments amers que j'ai eus contre vous, qu'ils me soient pardonnés aussi !

— Grand Dieu ! si je vous les pardonne ! »

Elle lui tendit les bras ; il l'embrassa avec respect, en disant :

« Tout est oublié ; je suis redevenu votre fils aîné, votre Maxime.



— Oh ! que Dieu est bon ! » dit-elle avec une joie qui n'avait jamais paru sur son visage.

Ils causèrent longtemps ; elle lui dit enfin :

« Donnez-moi le bras, je veux moi-même vous présenter ma Geneviève. »

Ils entrèrent ensemble au salon où tous s'étaient rassemblés ; Maxime conduisit son fils, & madame Reydel attira vers elle sa petite-fille ; elle regarda Max, & unissant leurs mains :

« Mon fils, dit-elle, je vous la donne, rendez-la heureuse, & recevez tous deux la bénédiction de votre mère. Et ma belle-fille, & ma petite-fille, où sont-elles ? »

Si l'on pleure au ciel, ce sont des larmes pareilles à celles que l'on versa ce soir-là à la Pêcherie. Le lendemain, Max se trouva seul avec Albine, il lui dit :

« Je vous prends Geneviève, vous serez bien seule ; ne consentirez-vous pas à ce qu'un autre la remplace ? »

— Qui ? dit-elle en souriant.

— Édouard, mon ami, qui vous aime & qui est si digne de vous.

— Laissez-le au moins revenir de Perse, » répondit-elle.

Madame Reydel ne survécut que de six mois à cet heureux mariage ; elle mourut au milieu des siens, avec le calme de la foi.

Geneviève a suivi son mari dans la ville où ses fonctions l'attachent ; elle vit avec monsieur & madame Maxime & avec Marthé, aimée de tous & surtout de son mari qu'elle a rendu deux fois père.

La Pêcherie n'est pas inhabitée ; un bel enfant joue sur les pelouses, un trophée d'armes persanes décore le vestibule, l'étude & la charité ont élu domicile au manoir, & le bonheur aussi, car Albine est devenue la femme d'Édouard. Monsieur Horace a quitté son château solitaire pour vivre avec eux, & à l'automne, les deux familles se réunissent & se retrempe dans les mêmes souvenirs & les mêmes aspirations.

Marie est religieuse, & tout en s'associant au bonheur de son frère & de ses amis, elle trouve que sa part est la meilleure.

M<sup>me</sup> BOURDON.

LA

## DEMOISELLE DE COMPAGNIE

(SUITE)

XI

UNE demi-heure plus tard, Jacques, le valet de chambre, reportait chez monsieur de Pierrefix le fameux coffre en bois de rose, qui avait naguère si vivement excité la curiosité de mademoiselle Manette ; mais celle-ci ne fut pas témoin d'une restitution sur laquelle elle n'aurait point manqué de faire bien des commentaires ; elle se trouvait occupée dans la chambre à coucher de monsieur de Mérial à remettre de l'ordre dans les tiroirs. Lorsque Gaston, après avoir quitté mademoiselle Duménil, entra directement par l'antichambre dans le cabinet de travail du vicomte, il ne vit donc point la femme de charge, &, lors même qu'il l'aurait aperçue, il ne se serait point douté qu'elle l'épiât.

Monsieur de Mérial fut aussi contrarié que Roseline du prochain départ de son neveu ; mais, comprenant fort bien la nécessité de ce voyage, il ne fit aucun effort pour l'empêcher, & se contenta d'engager Gaston à revenir le plus tôt possible.

« Ma fille atteindra bientôt sa dix-huitième année, ajouta-t-il avec un sourire amical ; elle sera alors parfaitement rétablie, & j'espère bien pouvoir à ton retour réaliser enfin le plus cher de nos vœux. »

Au lieu des remerciements qu'il croyait provoquer, monsieur de Mérial n'obtint d'abord que des paroles évasives sur l'époque probable du retour ; puis, la loyauté naturelle de Gaston l'emportant bientôt sur l'embarras qu'il éprouvait à rendre compte de ses véritables sentiments :

« Mon cher oncle, dit-il tout à coup, au risque de vous déplaire, je vous dois la vérité. Si, comme j'ai cru le comprendre, vous avez l'extrême bonté



de me destiner Roseline, il est de mon devoir de vous déclarer que je ne songe nullement au mariage. »

Et le jeune homme s'éloigna, presque joyeux & comme soulagé d'un poids immense, tandis que le vicomte, étendu dans un grand fauteuil, demeurait triste & pensif, la tête appuyée dans ses mains.

Le bruit d'une porcelaine, brisée dans la chambre voisine, vint le tirer de sa rêverie.

« Qui est là ? » cria-t-il d'assez mauvaise humeur.

Il se leva en même temps pour découvrir le coupable.

Une tasse de grand prix gisait sur le carreau près de la table d'où elle était tombée, mais il n'y avait personne dans la chambre, & porte & fenêtres étaient fermées exactement.

« Voilà qui est singulier, dit le vicomte en ramassant les débris ; si Manette était à ma place, elle ne manquerait pas d'en tirer mauvais augure. »

Il descendit alors auprès de Roseline, qu'il trouva sous la tonnelle, effeuillant machinalement le bouquet qu'elle tenait à la main, tandis que mademoiselle Duménil travaillait avec ardeur à un ouvrage de couture. Les deux jeunes filles étaient tristes & silencieuses.

« Veux-tu venir faire un tour de promenade dans le bois ? dit le vicomte à Roseline.

— Non, répondit-elle languissamment, j'ai mal à la tête & la fièvre, je crois. »

Monsieur de Merval saisit sa main ; le pouls battait modérément, mais il était sec & inégal.

« Comment cela est-il venu ? dit le père avec inquiétude ; tu te portais si bien ce matin.

— Je ne sais, dit-elle prête à pleurer, mais je me sens malade à présent.

— Alors je vais envoyer chercher le médecin.

— A quoi bon ?

— A prévenir peut-être le retour de ces terribles accès du mois dernier. »

Le docteur arriva bientôt & trouva Roseline faible & abattue.

« Ces grandes chaleurs sont toujours très-funestes aux convalescents, dit-il à monsieur de Merval ; il faudrait à la signorita un air plus pur, plus vivifiant ; conduisez-la dans la montagne & qu'elle y reste un mois ou deux, je réponds que les couleurs de la santé ne tarderont pas à reparaitre sur son visage.

— Parbleu ! voilà une ordonnance qui vaut son pesant d'or, dit le vicomte enchanté ; je vais mener ma fille à la filature, les réparations que je viens de faire au principal corps de logis nous permettront de nous y établir & d'y passer le reste de l'été.

— Mais Éléonore, avec sa jambe malade & son peu d'habitude du cheval, ne pourra jamais venir avec nous, dit Roseline.

— J'en suis très-fâché, répondit le vicomte, mais ta santé avant tout ; nous lui laisserons Thérèse, qui l'a toujours bien soignée depuis son ac-

cident, & nous emmènerons les autres domestiques. »

Roseline fit bien encore quelques observations, car elle craignait de s'ennuyer toute seule, mais son père lui fit remarquer que leur absence ne serait pas longue & que d'ailleurs il viendrait lui-même chercher mademoiselle Duménil, dès qu'elle serait assez bien rétablie pour supporter le trajet ; il ne fut donc plus question que des préparatifs du voyage.

Malgré les défauts de mademoiselle de Merval, ses caprices incessants, son naïf égoïsme, Éléonore s'était fortement attachée à cette jeune fille, à son insu peut-être ; son cœur ardent & tendre avait besoin d'aimer. Elle ferma à clef tous les beaux appartements, se réfugia dans sa petite chambre & y demeura quelques instants la tête appuyée dans ses mains & livrée à ses souvenirs ; mais élevée dès son enfance à l'école de la religion & du malheur, ayant eu à souffrir des peines véritables, son esprit était trop fortement trempé pour se repaître longtemps de rêveries. Contre les vagues tristesses de l'âme & les larmes sans motif, il existe deux remèdes souverains, la prière & le travail, qu'elle connaissait de longue date, & ils lui avaient toujours réussi ; elle pria donc avec ferveur pour tous ceux qu'elle aimait d'un amour bien pur & bien désintéressé ; puis, se relevant plus forte, elle s'assit dans son grand fauteuil près de la fenêtre, & fut très-surprise de trouver sur sa table à ouvrage une lettre à son adresse. Cette lettre, venant de France & arrivée le matin même, avait été remise à la femme de charge, qui, après l'avoir tournée dans tous les sens, & avoir essayé d'en lire le contenu à travers l'enveloppe, l'avait envoyée par Thérèse. Thérèse, ne trouvant point mademoiselle Duménil dans sa chambre, s'était contentée de déposer la lettre sur la table. Elle était bien de Gaston, comme ne l'avait que trop deviné la curieuse Manette ; monsieur de Pierrefix donnait à mademoiselle Duménil son adresse à Paris, la priant avec toutes sortes de remerciements affectueux de vouloir bien lui envoyer son album par le plus prochain courrier.

Cette gracieuse lettre, les témoignages d'estime & de respectueuse amitié dont elle était pleine, dissipèrent tout à coup & comme par magie les papillons noirs qui l'assaillaient si douloureusement depuis l'aurore, & se sentant toute joyeuse & reconfortée par ce souvenir, elle s'occupait tout de suite de l'album qu'elle avait beaucoup négligé les jours précédents.

## XII

Depuis deux mois déjà, monsieur & mademoiselle de Merval habitaient la filature, & Jacques seul apportait de temps en temps de leurs nouvelles à mademoiselle Duménil. Le vicomte était



très-occupé de l'amélioration & des progrès de son industrie; Roseline s'ennuyait beaucoup de sa vie de recluse. Sa santé se fortifiait sous la salubre influence de l'air pur de la campagne, mais elle n'en soupirait pas moins vivement après le moment, heureusement prochain, qui devait la ramener à la ville; c'était du moins ce qu'elle avait écrit à Éléonore. Mais il s'était passé quinze jours depuis que le valet de chambre n'était descendu à Beyrouth, & mademoiselle Duménil s'inquiétait de ce long retard, lorsqu'un matin, comme elle regardait par sa fenêtre dans la direction de la montagne, elle l'aperçut tout à coup débouchant d'un bois de pin. Une douce émotion colora son visage, elle descendit aussi vite que le lui permettait sa jambe, bien faible encore, pour avoir plus tôt des nouvelles, & elle attendit à la grille du jardin l'arrivée du domestique.

« Eh! bonjour, lui cria-t-elle d'un ton joyeux dès qu'il fut assez près pour l'entendre; vous êtes resté bien longtemps sans venir? m'apportez-vous quelque lettre? »

— En voici une, mademoiselle, dit-il en mettant pied à terre.

— Ah! c'est de monsieur le vicomte, reprit Éléonore en regardant l'adresse, & mademoiselle Roseline ne vous a rien donné pour moi?

— Non, dit-il, je ne l'ai pas même vue depuis deux jours, elle était un peu malade, à ce que m'a dit Manette. »

Et il se mit en devoir de conduire le cheval à l'écurie.

« Appelez Thérèse pour qu'elle vous serve à déjeuner, » lui cria mademoiselle Duménil.

Puis elle alla s'asseoir sous la tonnelle, afin de lire plus à son aise la lettre qui lui était adressée. Ayant déchiré l'enveloppe, elle aperçut deux billets de banque de cinq cents francs, puis un bout de papier qui ne contenait que ces mots :

« Je vous paie vos gages & je vous donne vingt-quatre heures pour quitter ma maison, où plût au ciel que vous n'eussiez jamais mis les pieds! » c'est vous dire que je sais tout, & que je vous apprécie maintenant à votre véritable valeur.

» Vicomte DE MÉRIVAL. »

La foudre tombée à ses pieds n'aurait pas ébranlé plus fortement la pauvre Éléonore; elle demeura d'abord immobile & comme frappée de stupeur; puis, heureusement pour sa raison, pour sa vie peut-être, les larmes qui la suffoquaient débordèrent par torrent.

« Qu'ai-je fait? que me reproche-t-on? » balbutia-t-elle avec des sanglots.

Et, rappelant en sa mémoire toutes les époques de sa vie, elle en fit sur-le-champ un sévère examen; mais rien dans ses actions, rien dans ses discours ne pouvait motiver un pareil outrage.

« Le vicomte aurait-il perdu l'esprit? se demandait-elle avec anxiété. Je vais interroger le domestique, savoir ce qu'on pense de lui à la filature; peut-être une seule phrase, un seul mot de Jacques

suffirait-il à jeter quelque jour sur cet affreux mystère. »

Elle se leva précipitamment, folle de honte & de douleur, oubliant le bâton qui lui servait à se soutenir, ses forces la trahirent, elle tomba rudement & s'évanouit sur le coup.

Lorsqu'elle reprit connaissance, le soleil était déjà au milieu de son cours, & elle était encore étendue sur le sable du jardin, mais Thérèse était auprès d'elle, l'appelant doucement par son nom & lui faisant respirer un flacon de vinaigre.

Éléonore, en ouvrant les yeux, fut quelque temps à se demander la cause de son accident, mais la mémoire lui revint peu à peu, & se rappelant son malheur, elle ne put s'empêcher de verser des larmes.

« Ne pleurez pas, mademoiselle, dit Thérèse attendrie; je sais que vous allez partir, & j'en suis bien fâchée pour mon compte, mais ce n'est pas une raison pour vous chagriner ainsi, vous n'étiez pas déjà si bien payée après tout, & vous trouverez facilement une meilleure place. »

Mademoiselle Duménil ne vit dans ces grossières consolations que le désir de soulager sa douleur, & baissant au front la jeune fille qui l'aidait à se relever :

— Allons tout préparer pour mon départ, » dit-elle un peu calmée par l'affection que Thérèse lui témoignait.

— Mademoiselle pourrait encore coucher ici cette nuit, répondit la jeune fille, car nous ne devons partir que demain matin, Jacques & moi.

— Non, ma chère enfant; puisque monsieur de Mérial me chasse de sa maison, le plus tôt que je pourrai la quitter sera toujours le mieux. »

Et elle se dirigea vers Beyrouth; elle marchait la tête basse & l'œil en pleurs, pensant combien elle était seule & abandonnée sur cette terre étrangère, & calculant le nombre de jours qui lui restaient à y demeurer jusqu'au départ du prochain bateau pour la France, lorsqu'une douce voix l'appela par son nom. Elle leva les yeux avec surprise & se trouva en présence de sœur Félicité.

« Où allez-vous ainsi, lui dit la religieuse, & pourquoi sortez-vous sans une femme de chambre pour vous donner le bras? »

— C'est Dieu qui vous envoie, répondit Éléonore avec exaltation; il ne m'abandonne point, puisque vous voilà!

— Dieu n'abandonne jamais les siens, répondit doucement la supérieure. Mais que vous est-il donc arrivé? vous êtes pâle & tremblante, & je vous vois les yeux tout rouges; prenez mon bras, mon enfant, & parlez-moi sans crainte. Où allez-vous de ce pas?

— A la locanda del signor Gioseppo, en attendant le départ du bateau pour la France, puisque monsieur de Mérial me chasse de chez lui.

— Vous chasser, mademoiselle, vous qui l'avez suivi de si loin, vous qui lui rendiez tant de services, mais c'est impossible, cela!



— C'est cependant vrai, ma sœur !  
— Et pourquoi vous renvoie-t-il ?  
— Voilà ce que j'ignore, répondit-elle en pleurant.

— Écoutez, ma chère demoiselle, il y a dans tout ceci quelque malentendu dont nous aurons plus tard l'explication. En attendant, vous ne pouvez pas demeurer seule dans une auberge de ce pays, venez dans notre maison de Saint-Vincent, elle appartient à tous ceux qui souffrent ; vous ne la trouverez pas brillante & ornée comme la villa Samatrachi, mais vous y serez reçue comme une sœur.

La connaissance fut bientôt faite entre mademoiselle Duménil & les religieuses de Beyrouth, qui l'accueillirent avec cette politesse du cœur qui prend sa source dans la charité.

Ce fut pour elle un grand bienfait de la Providence que son admission dans cette sainte maison, où sa santé, fortement ébranlée par cette dernière secousse, s'améliora peu à peu sous la douce influence des soins affectueux dont elle était l'objet ; elle s'y serait trouvée parfaitement heureuse si le désir de se justifier aux yeux de ses anciens amis ne l'eût occupée nuit & jour.

### XIII

Par une de ces accablantes journées, dans lesquelles le vent du sud épanche son haleine de feu sur la Syrie, un bateau à vapeur, battu par la tempête, arrivait en retard dans la rade de Beyrouth.

Les voyageurs, fatigués par une traversée longue & pénible, se mouvaient nonchalamment sur le pont ; un seul d'entre eux, jeune & robuste, portant à la boutonnière le ruban de la Légion d'honneur, faisait avec une activité fiévreuse ses préparatifs pour descendre à terre.

« Va porter tout cela à mon ancien logement, » dit-il à son domestique en lui montrant plusieurs colis qu'il venait de rassembler, & s'élançant dans la barque qui devait le conduire au port.

A peine eut-il mis pied à terre que, sans prendre aucune information & comme un habitué du pays, il enfila plusieurs petites rues tortueuses, & arriva bientôt, par un chemin de traverse, à la porte de la villa Samatrachi. — Les fenêtres en étaient toutes ouvertes, pour laisser pénétrer l'air extérieur dans les appartements longtemps fermés ; l'on entendait causer à haute voix dans le vestibule ; cependant le voyageur dut sonner à plusieurs reprises avant qu'on lui répondît.

« Quoi ! c'est vous, monsieur Gaston, dit Manette un peu troublée, lorsqu'elle se fut enfin décidée à ouvrir la porte ; eh bien ! ça tombe mal, car monsieur n'est pas de retour, ni mademoiselle non plus, mais ils ne tarderont point à revenir, puisqu'ils m'ont envoyée en avant pour mettre un peu d'ordre ici.

— Et mademoiselle Duménil, où est-elle maintenant ? interrompit Gaston.

— Monsieur doit le savoir mieux que personne, dit la femme de charge en grimaçant un sourire.

— Si je le savais, je ne vous le demanderais pas, répondit-il d'un ton sévère.

— Puisqu'il en est ainsi, je suis bien fâchée de ne pouvoir pas renseigner monsieur ; mais, foi d'honnête femme, je n'ai pas entendu parler d'elle depuis son départ. »

Et comme monsieur de Pierrefix la regardait fixement, d'un air de doute & de colère :

« C'est une bien excellente personne que mademoiselle Duménil, dit-elle d'un ton doucereux, je lui étais fort attachée, & je regrette bien qu'on ait tant jasé sur son compte.

— Quel jour reviendra mon oncle ? demanda brusquement le jeune homme.

— Mais après-demain, je crois, à moins qu'il n'ait changé d'avis.

— C'est bien, dit Gaston en s'éloignant à grands pas & en marchant droit devant lui, sans but déterminé ; puis, tirant de son portefeuille une lettre chiffonnée, il la relut pour la dixième fois peut-être.

— Plus j'y pense & moins je comprends, dit-il avec tristesse ; mon pauvre oncle a perdu l'esprit, je ne mérite certainement ni ses railleries ni ses reproches, mais qu'est donc devenue cette pauvre mademoiselle Duménil, dont le dévouement affectueux & les sentiments élevés méritaient une tout autre récompense ? »

Il allait triste & découragé, lorsqu'au détour d'une rue il vit sortir d'une porte basse & étroite une femme coiffée d'une cornette blanche. Il reconnut la supérieure des sœurs de Saint-Vincent.

« Béni soit Dieu, qui vous place sur mon chemin ! lui dit-elle d'un ton joyeux. Y a-t-il longtemps que vous êtes à Beyrouth ?

— Depuis ce matin, ma sœur.

— Alors soyez le bienvenu ; je connais une bonne fille qui sera bien contente de votre retour.

— Serait-ce mademoiselle Duménil ? interrompit vivement le jeune homme.

— Vous l'avez deviné du premier coup, répondit la supérieure.

— Et où la trouverai-je, ma sœur ?

— Dans notre maison, où elle demeure depuis son départ de chez monsieur votre oncle.

— Ainsi vous l'avez accueillie, vous la connaissez à fond & vous la tenez pour une honnête personne ?

— Je la regarde comme une sainte, » répondit sœur Félicité.

Gaston respira plus librement, il se sentait soulagé d'un poids immense, car il est bien pénible pour un honnête homme d'avoir à douter de l'honorabilité de ses amis. Le bon témoignage de la sœur, dont il connaissait le jugement, avait immédiatement dissipé les soupçons dont il n'avait pu s'empêcher d'être assailli.



« Pourrai-je me présenter aujourd'hui même à mademoiselle Duménil ? demanda-t-il à la supérieure.

— A l'instant, si vous voulez m'accompagner, car ma tournée est finie & je rentre à la maison. »

Chemin faisant, la bonne sœur raconta à monsieur de Pierrefix tout ce qu'elle savait des chagrins d'Éléonore, disant qu'elle comptait sur lui pour qu'il s'informât des griefs dont on l'accusait, & pour qu'il la justifîât aux yeux de monsieur de Mérial.

Ils trouvèrent mademoiselle Duménil dans le petit parloir, occupée à épurer des comptes, car ne voulant pas rester oisive, elle aidait les religieuses dans leurs travaux, heureuse de pouvoir leur être utile. A la vue du jeune savant, dont elle appréciait si haut le noble caractère, un cri de joie s'échappa de son cœur.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix émue, je viens avec la ferme intention de faire tous mes efforts pour adoucir vos chagrins.

— Ils sont déjà soulagés par cette assurance, monsieur, car Dieu m'est témoin que mon plus grand souci était encore la crainte d'avoir perdu votre estime.

— Pouvez-vous douter de mes sentiments à votre égard, & d'où vient que vous ne m'avez pas écrit ?

— Qu'aurais-je pu vous dire, sinon que j'étais bien malheureuse & que je ne croyais pas mériter d'être traitée comme je l'ai été ?

— Mon oncle aura été trompé par quelque faux rapport ; &, comme il est naturellement violent, il se sera laissé emporter, par un premier mouvement, à vous adresser cette lettre indigne, dont madame la supérieure me parlait en chemin & qu'il doit bien regretter maintenant.

— Dieu veuille qu'il en soit ainsi, répondit Éléonore ; il me serait doux d'en emporter la certitude en retournant dans mon pays.

— Elle vous sera donnée, mademoiselle ; mais cela ne suffit point ; comme l'injure a été publique, il faut aussi que la réparation soit éclatante ; mon oncle devra venir lui-même vous faire ses excuses & vous prier de retourner chez lui ; il viendra, soyez-en sûre.

— Oh ! je n'en demande pas tant, monsieur, je voudrais seulement recouvrer son estime & embrasser Roseline avant mon départ.

— Adieu, mademoiselle, ou plutôt au revoir, dit enfin le jeune homme en se levant & en la regardant longuement avec son franc & bienveillant sourire ; après-demain je serai de retour & je vous rapporterai, je l'espère, de bonnes nouvelles. »

Le lendemain, vers les quatre heures du soir, monsieur de Pierrefix entra dans le parloir.

« Prévenez mademoiselle Duménil que je l'attends ici, dit-il à la tourière, & priez aussi de ma part sœur Félicité de vouloir bien y venir. »

Il y avait dans sa voix & dans son maintien

quelque chose de bref & de hardi qui ne lui était point habituel, & ses yeux brillaient d'un feu singulier, annonçant une résolution fortement arrêtée.

« Eh bien ! monsieur Gaston, avez-vous vu monsieur le vicomte, & quelles nouvelles m'apportez-vous ? demanda Éléonore en entrant dans le parloir, toute palpitante de joie, de crainte & d'espérance.

— Mon oncle se porte bien, à ce que m'a assuré d'abord son valet de chambre ; mais lui m'a fait dire qu'il était malade & qu'il ne pouvait me recevoir ; je suis enveloppé dans votre disgrâce, mademoiselle. »

La pauvre fille se laissa tomber sur une chaise, couvrant son visage de ses deux mains, pour cacher les larmes qui la suffoquaient.

« Ne pleurez pas ainsi, dit-il [en s'asseyant auprès d'elle, veuillez m'écouter patiemment, & vous aussi, madame, qui servez maintenant de mère à celle que vous avez recueillie dans votre maison. La calomnie s'est attachée à ses pas, elle a terni sa réputation, mais mademoiselle Duménil n'en est ni moins vertueuse ni moins respectable à mes yeux. Je lui ai promis une réparation qu'il n'a pas été en mon pouvoir d'obtenir, mais il en reste une autre que je serais heureux & fier de pouvoir lui faire accepter ; qu'elle devienne la femme d'un homme assez ferme de caractère, assez considéré dans le monde pour imposer silence aux calomniateurs, & les méchants propos tomberont d'eux-mêmes... Mademoiselle Duménil, voulez-vous de moi pour mari ? Je jure devant Dieu, qui connaît nos plus secrètes pensées, & devant madame la supérieure ici présente, que je consacrerai ma vie à votre bonheur. »

Un cri d'une ineffable expression répondit seul à cette proposition inattendue, & mademoiselle Duménil se jeta en sanglotant dans les bras de sœur Félicité.

« Eh bien ! mademoiselle, hasarda timidement Gaston.

— Monsieur de Pierrefix, dit la supérieure avec douceur, puisque vous voulez bien me regarder comme la mère adoptive de cette jeune fille, permettez-moi de vous demander le temps de la réflexion ; vous voyez comme elle est émue & incapable de prononcer un seul mot ; je reconnais tout votre mérite & combien vous l'honorez par cette demande, mais laissez-nous réfléchir, je vous en supplie, sous peu vous recevrez sa réponse.

— Je vous obéis, ma sœur, répondit-il, mais il faut d'abord qu'elle sache, je veux que vous sachiez vous-même que, s'il est vrai que jusqu'à ce matin je n'avais jamais songé à ce mariage, je le désire cependant de toute mon âme ; que j'ai depuis longtemps pour elle une affection sincère, & qu'elle réunit toutes les qualités que j'ai toujours souhaité trouver dans la compagne de ma vie. »



Il sortit en disant ces mots, les laissant toutes deux vivement émuës.

« Remerciez la Providence, mon enfant, dit la bonne sœur à Éléonore en la baisant au front; monsieur de Pierrefix est un digne & excellent homme, & si le bon Dieu vous destine à l'état du mariage, il serait difficile que vous pussiez mieux rencontrer.

— Oh! qu'il soit béni du ciel pour cette généreuse pensée de demander la main d'une pauvre fille comme moi, afin de protéger sa faiblesse & de réparer des torts qui ne sont pas les siens! Vous ne savez pas assez comme il est bon, loyal, distingué, quelle âme d'élite, & combien monsieur de Pierrefix mérite d'être heureux; mais déjà je connais mon devoir, & je l'accomplirai avec le secours d'en haut. Je prierai pour monsieur de Pierrefix tous les jours de ma vie, mais je ne serai jamais sa femme. »

Sœur Félicité fit un mouvement de surprise.

« Auriez-vous déjà quelque engagement, ma fille, ou Dieu vous ferait-il la grâce de vous appeler à le servir d'une manière spéciale?

— Ni l'un ni l'autre, ma mère; mais monsieur de Pierrefix doit-il épouser une personne qui a vécu longtemps au milieu de sa famille dans un état presque de domesticité? Lorsque par générosité d'âme & pour me défendre contre d'injustes accusations, il oublie la distance qui nous sépare & m'offre son cœur & sa main, n'est-ce point à moi à refuser son noble sacrifice, à lui conserver, malgré lui, une liberté qui lui permette de faire un jour un mariage plus sortable & plus avantageux? »

Puis, s'élançant vers son bureau, elle prit une feuille de papier & écrivit tout d'un trait la lettre suivante :

« Merci mille fois, monsieur, de l'honneur que  
» vous avez bien voulu me faire; je vous en con-  
» serverai toute ma vie une reconnaissance inex-  
» primable. Vous êtes l'homme que j'estime & que  
» j'admire le plus au monde, celui pour lequel j'é-  
» prouve le plus d'affection; aussi serai-je toujours  
» votre amie, mais je ne puis être votre femme, je  
» ne me marierai jamais, c'est une résolution que  
» j'ai prise devant Dieu & que je tiendrai toujours.  
» Dans le cas où vous auriez l'extrême bonté de  
» le regretter un peu, laissez-moi vous dire qu'il

» vous sera extrêmement facile de rencontrer une  
» jeune fille plus digne que moi de votre ten-  
» dresse, qu'il en est une qu'on vous destine de-  
» puis longtemps & qui méritera un jour, je l'es-  
» père, de fixer votre choix. Du reste, ne soyez  
» point en peine sur mon compte; forte du té-  
» moignage de ma conscience & de votre estime,  
» monsieur, peu m'importe le jugement des hom-  
» mes, je trouverai toujours un coin de terre pour  
» y vivre en paix & pour y prier Dieu pour vous.

» Votre très-humble servante,

» ÉLÉONORE DUMÉRIL. »

On vint frapper à la porte de sa chambre pour l'avertir que l'heure du souper était venue & que la cloche avait déjà sonné; elle répondit qu'elle n'avait pas faim & qu'elle demandait qu'on la laissât seule pour cette fois. Elle voulait prier, mais une chaleur lourde & accablante avait succédé à la douce fraîcheur de la veille, le ciel avait pris une teinte rougeâtre & l'orage grondait dans le lointain; épuisée par ses émotions, énervée par l'influence de l'atmosphère, elle demeurait comme affaissée sur son fauteuil, dans un état de prostration qui ne lui permettait pas de suivre le fil de ses idées, & qui tenait le milieu entre la veille & le sommeil. La nuit était venue, mais aucune étoile ne brillait dans le ciel; seules, quelques lueurs sinistres traversaient le firmament pour le replonger aussitôt dans une obscurité profonde. Enfin l'éclair déchira la nue & une pluie torrentielle, telle qu'on n'en voit guère que dans les pays méridionaux, inonda le jardin. Ce fut l'affaire d'une heure, puis le ciel se rasséréna; la lune, débarrassée de son voile, vint éclairer le paysage; un vent presque froid agita les branches des arbres & pénétra librement par la fenêtre toute grande ouverte. Éléonore respira d'abord avec délices cet air frais & pur, bientôt un certain malaise succéda à ce bien-être momentané; elle ressentit des frissons, & souffrant d'une vive douleur au côté gauche, elle se décida à se mettre au lit. Quand, étonnée de ne point la voir paraître à la messe de sept heures le lendemain matin, sœur Félicité alla la chercher dans sa cellule, elle la trouva en proie à une fièvre ardente.

COMTESSE DE LA ROCHÈRE.

(La fin au prochain Numéro.)





## AU BORD DES BOIS

L'air est pur, l'oiseau chante & le bois est doré,  
On dirait aujourd'hui que ce monde, éclairé  
Par un rayon tombé des plages infinies,  
De tous côtés déborde en saintes harmonies.  
Partout des nids joyeux, des souffles odorants !  
De l'azur sur nos fronts, des dômes transparents ;  
Et sous nos pieds, des fleurs et de vertes fourrures.  
L'homme, de ces beautés, ces parfums, ces murmures,  
De tous ces bruits charmants qui passent tour à tour,  
En son cœur dilaté fait un hymne d'amour.  
Vis-à-vis les coteaux que le soleil éclaire,  
Des bois, silencieux ainsi qu'un sanctuaire,  
Fermés à ses rayons, dans l'ombre sont assis.  
Le regard enivré court, & flotte indécis  
Du charme des splendeurs aux charmes du mystère...  
Et ce n'est que la terre !

MARIE-JENNA.

## REVUE MUSICALE

LES RUINES DE POMPEI  
LES MASQUES — LA VEILLEUSE  
LA PETITE FADETTE (1)

Ce n'est certainement pas la science, le sentiment, ni même l'inspiration qui manquent à monsieur Victorien Joncières, auteur de l'opéra *les Ruines de Pompéi*, nouvellement représenté au Théâtre-Lyrique. C'est la jeunesse qui fait défaut à cet

ouvrage de jeune homme. On y sent un parti pris, ou du moins une tendance qui cherche avant tout la difficulté au lieu du simple, les combinaisons laborieuses au lieu de l'impulsion naturelle, la mélopée au lieu de la mélodie. Pour être juste, nous devons avouer que monsieur Joncières a eu le tort d'accepter le libretto le plus indéchiffrable qu'on puisse imaginer. Il s'agit d'un servent d'Isis qui, voulant se venger d'un certain Hermès, s'accorde avec une sorcière, pour lui faire prendre, par l'entremise d'une esclave jalouse, un philtre qui doit le rendre fou. Vasco de Gama fait une apparition dans ce poème dont nous n'entreprendrons pas de faire l'analyse.

Il y a dans cet ouvrage une introduction d'un beau caractère, un chœur de femmes avec tambours de basque beaucoup trop bruyant, un duo

(1) Nous sommes encore forcés de renvoyer au mois prochain la fin de l'étude sur Schubert.



final qui a du charme. Le motif d'orchestre qui annonce l'entrée de la sorcière, est d'une grande originalité ; mais les airs & les duos sont d'une infériorité flagrante. La musique du ballet est fort bien réussie, & un très-bel ensemble termine l'œuvre dans laquelle on eût voulu trouver plus de mélodies neuves & plus de grâces juvéniles. Au lieu de ce chaos, on comprend néanmoins que le compositeur a du talent & du savoir. Il serait désirable qu'il suivît une meilleure voie & qu'il ne fatiguât pas sa verve par l'imitation stérile des maîtres qu'il ne peut atteindre.

Après cette musique obscure, la *musiquette* elle-même ne déplaît pas, lorsqu'elle va, court, saute & chante avec de jeunes allures. Il est vrai qu'il faut en ce moment aller l'entendre au théâtre de l'Athénée, où le bon goût n'est pas de rigueur. Mais le chevalier Carlo Pedrotti, directeur du Lycée musical de Turin, qui occupe un rang très-honorable dans son pays, n'avait pas la prétention, en créant *les Masques*, d'imiter les opéras bouffes de Rossini. A part une jolie ouverture, le premier acte est faible. Une phrase du ténor, chaudement applaudie, doit une grande part de son succès à Jourdan, revenu de son exil volontaire. Un air assez vulgaire de la basse que l'accompagnement choral relève un peu, avait laissé le public sous une impression assez froide.

Au deuxième acte, une cavatine de la première chanteuse, un allegro leste & pimpant, un quatuor largement dessiné, ont commencé à réclamer pour l'ouvrage lui-même les ovations qui jusque-là n'avaient été accordées qu'aux interprètes. Un chœur hardiment rythmé, un air très-franc d'allures, un beau duo de baryton & de prima donna, & un finale très-vif qu'un duo bouffe & un trio carnavalesque suivaient, ont porté au comble l'enthousiasme des auditeurs. Toute la gaieté de cette pièce est fort bruyante, & nous avons retrouvé là une des nuances de la manière italienne. Mais c'est de la gaieté vraie, mêlée de mélodies charmantes, choses qu'on rencontre très-rarement réunies par le temps qui court. En somme, *les Masques* seront une bonne fortune pour l'Athénée, & un heureux début pour le compositeur italien.

\* \*  
Il y a de cela bien longtemps, lorsqu'on se promenait dans les verts sentiers de la campagne, côtoyant une rivière aux capricieuses méandres, il était bien rare qu'on n'entendît pas quelque lavandière chanter cet air du rocher de Saint-Malo :

Mire dans mes yeux tes yeux,  
Ma belle brunette, etc.

Ou bien encore :

Monsieur Duguai, m'a dit Pierre,  
Veux-tu venir avec moi ?  
Tu seras homme de guerre  
Montant la flotte du roi.

Puis, l'on passait en redisant soi-même ce joli

air jeté aux brises du matin & répété par l'écho ; un peu plus loin, sur le champ communal où se rassemblaient les jeunes filles, deux ou trois voix fraîches entonnaient à l'unisson cette douce & mélancolique prière :

Ave Maria !  
Car voici l'heure sainte,  
La cloche tinte,  
Ave Maria !

Et si le soir on entrait dans quelque théâtre, on retrouvait toutes sortes d'airs charmants semés dans l'orchestre, qu'on avait entendus partout & qu'on écoutait toujours avec plaisir. Or, cette musique légère ou mélancolique, mais toujours variée, c'était mademoiselle Loisa Puget qui en était l'auteur ; c'était monsieur Gustave Lemoine, aujourd'hui son mari, qui en avait composé les paroles. Hélas ! hélas ! que de rides se sont creusées, que de cheveux ont blanchi depuis cet heureux temps ! Les années ont passé vite, mais le souvenir est resté. Voilà pourquoi il y avait tant de monde au théâtre du Gymnase, le soir où se représentait *la Veilleuse*, comédie-opérette du couple si universellement aimé. Ce n'est vraiment rien que cette petite pièce, & cependant on l'a écoutée avec un vif plaisir.

*La Veilleuse* est une jeune femme nouvellement mariée à un Anglais qui la délaisse pour aller au club. Ce surnom lui vient de ce que chaque nuit elle attend milord & que sa lampe solitaire apprend aux passants qu'il y a, derrière les rideaux, une femme que l'on néglige. Un soir, l'Anglais revient un peu gris du Casino. Il frappe à la porte que sa femme refuse d'ouvrir, il lui débite de magnifiques tirades de Shakespeare, & elle le laisse entrer ; il rentre alors à sa place & la laisse dehors. A son tour, pour l'attendrir, elle lui chante une ode à la lune de miel ; il ouvre, elle entre à sa place, & ainsi de suite jusqu'au moment où un troisième personnage étant survenu, on chante le trio final de la réconciliation. Ce morceau, ainsi qu'un duo & plusieurs couplets ont été chaleureusement applaudis. Cependant le temps a fait son œuvre, madame Lemoine d'aujourd'hui ne vaut pas mademoiselle Puget d'autrefois, ce qui n'empêche pas *la Veilleuse* de voir bon nombre d'amateurs sous sa fenêtre.

\* \*

Tout le monde connaît le poème naïf & charmant de *la Petite Fadette*, dont madame Thuillier a fait un type saisissant. Cette pièce, traitée avec une supériorité dont il n'est plus besoin de parler, n'a pas malheureusement les éléments que réclament nos scènes lyriques. Tout y est grâce sauvage & sentiments délicats, mais les incidents peu dramatiques ne suffisent pas, l'action, le mouvement, l'intérêt manquent essentiellement à ce libretto chanté. Dans un roman, toutes les petites nuances du cœur & du caractère longuement dé-



veloppées, attachent & charment le lecteur ; l'analyse de la pensée humaine dans ses moindres détails a de l'attrait pour les observateurs ; mais au théâtre, & surtout dans l'opéra, il faut des passions propres à être traduites par la musique. La partition de monsieur Semet a donné de la vie & parfois de l'éclat à ce poème écrit de main de maître, mais un peu monotone. Des mélodies de détail, des fantaisies heureuses, beaucoup de bonnes inspirations abondent dans l'ouvrage.

Nous citerons les couplets de la vieille, qui sont véritablement charmants, une chanson villageoise dite à ravir, la ronde de Bois-Joli, une délicieuse romance au troisième acte, & un petit chœur bavard de la foule, qui a fait le meilleur effet. En définitive, ce n'est pas la faute de monsieur Semet si au lieu d'un opéra il nous a offert un album, mais tout le monde, à coup sûr, voudra venir le feuilleter.

MARIE LASSAVEUR.

---

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

---

### VOLAILLE EN DAUBE

Faites du jus avec deux pieds de veau, un peu de viande de bœuf & les débris de la volaille ; piquez finement la poitrine de la volaille, mettez-la dans le jus quand celui-ci est fait aux trois quarts ; laissez-la cuire pendant deux heures.

Laissez refroidir la gelée autour de la volaille & servez.

### ENDIVES A LA CRÈME

Faites blanchir les endives à l'eau bouillante & égouttez-les très-soigneusement. Hachez-les fin, mettez dans la casserole un gros morceau de beurre frais ; quand il est fondu, ajoutez les endives, laissez cuire pendant un quart d'heure, ajoutez une tasse à café de crème, poivre, sel, laissez cuire cinq minutes & servez.

---

## CORRESPONDANCE

---

### FLORENCE A JEANNE

Hier, j'ai dîné chez les jeunes parentes de mon mari avec une charmante vieille dame qui eût été fort de ton goût, ma chère Jeanne, si je me rappelle bien tes sympathies habituelles & si j'en juge par le plaisir que m'ont procuré, à moi, sa compagnie & sa conversation.

Cette dame déplorait, comme nous l'avons fait tant de fois ensemble, les besoins croissants que le luxe de notre époque crée dans toutes les

classes, même les plus humbles. Elle se désolait de voir que les jeunes filles de notre temps ne ressemblent nullement à celles du sien : ces dernières étant pour la plupart, disait-elle, de bonnes & naïves enfants, sans prétentions, sans détours, plus parées de leur belle jeunesse que de leurs simples atours ; des enfants sérieuses dont la seule ambition se bornait à un intérieur modeste, calme, où l'époux & l'épouse, heureusement assortis pour



l'éducation, les idées, les sentiments & le caractère, travaillaient au bien-être commun de toutes les forces de leur cœur & de leur intelligence.

Aujourd'hui c'est bien différent, ajoutait cette dame, il n'existe plus guère que d'élégantes demoiselles, très-maniérées, toujours attifées en poupées à la mode, parlant à tort & à travers sur mille choses qu'elles feraient beaucoup mieux d'ignorer — supposé qu'elles les sachent réellement — ayant, en un mot, des façons *grenadières*, qu'on eût trouvées fort peu convenables il y a trente ou quarante ans; des jeunes filles qui n'entrevoient qu'un bonheur au monde : celui de contracter une union assez brillante pour leur donner les équipages, les bijoux, les élégances raffinées, ces succès mondains de leurs rêves !

Quant au labeur à deux, à ces faciles privations des débuts d'un ménage qui préparent l'aisance future d'une famille, quant à la douce vie chez soi, aux joies tranquilles du foyer, ne leur en parlez pas, elles vous riraient au nez & trouveraient que vous êtes encore bien romanesque pour votre âge !

Ma cousine Juliette, qui aurait parfois certaines vellétés de sacrifier à ce travers du jour, écoutait les paroles de la vieille dame en rougissant légèrement & en baissant la tête sur sa tapisserie. Pour sa sœur Emma, qui s'abandonnerait plus volontiers à l'excès contraire, elle applaudissait des deux mains cette vigoureuse philippique de l'amie de leur mère... La petite Fanny découpait gravement la voiture aux chèvres du dernier numéro de la *Poupée modèle* & restait neutre dans cette grave affaire.

— Oui, reprit avec chaleur la dame, je vous l'affirme, si cet état de chose continue, il viendra un temps prochain où les filles ne se marieront plus, à moins d'avoir des dots phénoménales. Et l'on aura bien raison de ne pas les épouser avec les goûts qu'elles ont & les exigences croissantes qu'elles affichent ! Comment voulez-vous qu'un homme sensé confie son avenir, celui de sa future famille, de sa maison, de sa fortune à une étourdie, qui dépense l'argent à tort & à travers, ne s'occupe sérieusement que de fanfreluches & ne désire des enfants, ces petits anges qui sont la bénédiction visible d'en haut, que pour avoir le plaisir de les parer de nœuds roses & bleu ciel ?

Les femmes de ce calibre sont des folles, ainsi que le chien du fabuliste, elles lâchent la proie pour l'ombre, le bonheur réel pour un plaisir passager... La seule vraie jouissance pour une femme, le bonheur sain, vivifiant qu'elle ne trouvera à nul autre endroit, est, je le répète, dans la famille, auprès de ceux à la satisfaction desquels elle peut contribuer chaque jour. C'est si bon, si tonique au cœur d'avoir acquis le droit de se dire : « Je suis utile aux êtres que j'aime, sans ma présence constante, sans mes soins de tous les instants, leur vie serait moins agréable, moins douce... » Et réellement cette pensée intime donne des joies plus pro-

fondes, plus durables & plus vives qu'une promenade au bois, dans un landau neuf, si élégant qu'il puisse être, ou qu'une apparition, en éblouissante toilette, dans quelque salon à la mode; car chez soi on est payée de ses efforts par des affections sincères, tandis que dans le monde, quelque peine que l'on se soit donnée pour paraître brillamment, on recueille autant de malignes critiques & d'envieuses remarques que d'encens de bon aloi ! Et puis chez soi on est le centre, le pivot, la cheville ouvrière de toutes choses, tandis qu'ailleurs on n'est qu'un incident... quand on n'est pas un accident !

— Et que concluez-vous de là, chère madame ? demanda Juliette relevant la tête avec une petite pointe de malice, car il lui semblait que, dans son enthousiasme, la brave *oratrice* était un peu sortie de son sujet premier...

— Je conclus, mon enfant, que si les jeunes filles avaient des goûts plus simples & un amour plus grand de la vie d'intérieur, les mariages d'argent ne seraient plus une conséquence fatale, obligée des besoins de ce temps; je conclus qu'on verrait beaucoup moins *d'unions-affaires* & partant beaucoup plus d'heureux ménages.

— Mais quel moyen, madame, de changer ce qui existe ?

— Essayer une révolution dans les usages acceptés en revenant sans honte à la simplicité de nos mères : préférer la mousseline, la sainte mouseline, selon l'expression de l'un de nos modernes littérateurs, au tulle & au satin dont la splendeur écrase la beauté printanière d'une fille de seize ans ! Porter de la percale ou de la laine de préférence à la soie & au velours qu'on réservait de mon temps pour les seules dames. Avoir un ou deux petits costumes bien unis & bien frais qu'on aura confectionnés soi-même & non payés des prix fabuleux à une couturière en vogue...

— Oh ! avec les machines à coudre, interrompit Juliette, rien n'est plus amusant.

— Dites aussi, ma chère enfant, que rien n'est plus facile, répliqua la dame; les femmes, aujourd'hui, ont tout ce qui peut les aider à la sagesse & à l'économie : jolies étoffes à un bon marché étonnant; journaux donnant les patrons & les explications nécessaires pour la confection de tous les objets de toilette imaginables; machines ingénieuses permettant aux plus inexpérimentées de les exécuter elles-mêmes, presque en se jouant (1) ! Rubans, garnitures à des prix tout à fait inconnus

(1) La machine à coudre la plus consciencieusement faite, la plus solide, la plus *silencieuse*, c'est celle de Willcox, maison Cornély, boulevard Sébastopol, 82; & nous la recommandons, non-seulement à cause de la mode, qui conduit dans cette maison presque toutes les personnes qui désirent une machine à coudre, mais parce que c'est là qu'on trouve réellement la perfection.

Une machine ordinaire coûte 250 à 300 fr.; le meuble



dans ma jeunesse ; modes un peu singulières, j'en conviens, mais qui permettent d'utiliser une foule de vieilleries à jamais abandonnées sans le caprice qui les remet à l'ordre du jour ; toutes les facilités, en un mot, pour peu que l'on possède de l'adresse & du goût, qualités dont notre sexe est assez largement pourvu d'ordinaire ! Eh bien ! ce qui me surpasse, c'est qu'avec ces moyens aisés d'être charmantes au rabais, les femmes d'aujourd'hui dépensent le double, le triple, le quadruple des femmes de mon temps !... Bien mieux, ces facilités de tous genres leur créent des besoins factices, leur occasionnent des tentations quotidiennes auxquelles elles n'ont ni la vertu ni la raison de résister ! Quelle est celle de vos jeunes femmes, dites-moi, mesdemoiselles, qui, forcée au bout d'un an de mariage de paraître accidentellement dans quelque brillante réunion, se résignerait, afin de ne pas dépenser un argent inutile, à transformer la robe de dessous en satin blanc déjà jaunie, qu'elle portait le jour de son mariage, en costume de bal, & à orner ce costume d'une simple bande de cygne, décousue à la pelisse de son enfant nouveau-né ; avec cela, j'avais un camélia naturel dans les cheveux et mes vingt ans... ; tout le monde me trouva charmante, car c'est moi, qui suis l'héroïne de cet exploit ! Bien mieux, je me rappelle avoir fait mes visites de noces en robe de mérinos gros vert, en chapeau fleur de pêcher, garni de rubans bruns & surmonté d'une plume jaune venant de mon aïeule paternelle ; enfin en superbe châle blanc, obligeamment prêté par ma mère pour la circonstance, ce dont je n'avais pas honte le moins du monde, je vous l'affirme, les jeunes filles ne se mariant pas en ce temps-là comme aujourd'hui, pour avoir un cachemire, & le jeune homme que j'épousais n'étant pas millionnaire. Il fut bon & me rendit heureuse, n'avais-je pas encore pris le bon numéro ?

En disant ces mots, les yeux de la vieille dame se fixèrent avec attendrissement sur le chaton d'une bague qu'elle portait au doigt & où j'aperçus une mèche de cheveux gris, les cheveux de ce mari regretté, de ce mari qui avait apporté à la compagne dévouée qui lui survivait, bien mieux que de la richesse, une affection vraie & du bonheur intime.

C'est ce que pensait sans doute la vieille dame en regardant la précieuse relique, car une larme

---

fermé, en acajou, 400 fr. Faut-il redire en détail tout ce que peut faire cette ouvrière miraculeuse?... 1500 points à la minute : soutaches, piqûres, plissés, festons, devants de chemises, ouater & rabattre, froncer, etc. Enfin tous les points & coutures possibles.

Comment n'a-t-on pas encore, dans toutes les familles, une machine à coudre ? C'est d'un tel avantage qu'on ne peut assez le redire. La machine à coudre, bien dirigée, bien comprise, est d'une économie si réelle, que, certainement, la première année, on a gagné le prix qu'elle a coûté.

coula lentement de sa figure ridée sur sa bague, & cette larme, en arrêtant au passage les plaisanteries que la rieuse Juliette se préparait à lancer contre le fameux chapeau fleur de pêcher à rubans bruns & à plume jaune, fit plus d'effet, je crois, que tous les chaleureux discours de la sage amie de mes jeunes cousines.

En voilà bien assez pour aujourd'hui. Bonsoir, Jeanne. Je suis sûre que comme moi tu vas devenir révolutionnaire & proscrire autour de toi tout ce qui frisera, même de loin, ce luxe si commode, si séduisant mais si dangereux !

Ton amie,

FLORENCE.

---

## MODES

---

On fait pour le moment beaucoup de toilettes en popeline sombre. Voici les nuances les plus à la mode : feuille morte, cuir de Russie, cuir de Cordoue, vert russe, vert myrte, bronze florentin, violet foncé. Ces nuances se font également sur les étoffes de drap, de soie & laine & de foulard.

Pour les robes très-habillées, on voit des pékins de satin à deux faces, exemple : violet d'un côté & lilas de l'autre. Ces étoffes doivent faire des toilettes à retroussis, afin de bien laisser voir l'envers.

Pour costumes d'arrière-saison, on emploie le drap belge, la veloutine d'automne gris de fer, le drap vigogne anglais, la serge belge, le cachemire uni & l'écosse, dont la solidité est toujours appréciée dans la saison des pluies.

Le velours anglais persistera cet hiver à faire de très-jolis costumes pas trop chers. On l'emploiera aussi pour garnitures & ceintures.

Le gros grain à larges raies de velours, de même nuance, ou d'une autre couleur, est une très-belle étoffe pour toilettes élégantes.

Le noir est toujours très-distingué.

En fait de vêtements & de costumes, on voit de tout : des costumes Charles IX, des robes Louis XIV, des déshabillés Watteau, Louis XV, Pompadour, etc.

Les paletots non ajustés seront adoptés cet hiver. On les fend derrière & quelquefois sous les bras, en faisant suivre les garnitures le long des ouvertures. Quelquefois ils croisent devant & sont à revers. Les manches sont collantes ou de forme byzantine. La ceinture se met dessus ou dessous du paletot, à volonté.



On voit quelques corsages à pointes derrière & devant. Les uns avec postillon & aussi à larges basques par devant seulement, ce qui simule de grandes poches carrées, retombant sur la seconde jupe; elles devront être garnies de même.

Voici deux costumes de cachemire qui m'ont semblé devoir te convenir.

Le premier est gris fer. La première jupe est ronde & assez ample. Elle a dans le bas un volant haut de 25 centimètres. La tête de ce volant est doublée de velours noir & le bas en est liséré.

La deuxième jupe forme panier derrière, & ouvre en tunique arrondie par devant. Elle est garnie d'un volant un peu moins haut que celui de la première jupe & organisé de même. Paletot cintré tout uni, liséré de velours noir. Il est à revers, avec de gros boutons & une large ceinture de velours noir. Chapeau forme Charles IX en velours noir. Au milieu du toquet, une énorme agrafe de jais. Tout autour, sur le bord, une broderie de jais fin, mélangée de grosses perles noires.

Second costume de cachemire violet prune foncé.

Le jupon a trois volants étagés & un peu distancés les uns des autres. Ils sont surmontés chacun d'un bouillonné. La seconde jupe, très-courte & très-relevée derrière, est garnie d'un seul bouillonné & d'une frange de soie torse. Petite casaque découpée cinq fois, non ajustée & garnie de même. Ceinture en pareil, formant un large nœud orné d'un effilé. Chapeau fermé, petite forme empire, en feutre noir. Il est bordé de velours noir. Un gros nœud de velours est posé sur le dessus & vient se nouer en brides sous le menton, en y formant un autre nœud. Touffes de roses jaunes placées sur le côté, un peu haut.

Je te conseille comme nouveauté une redingote en cachemire ou en velours, pouvant se mettre sur une jupe de même ou d'autre étoffe. Cette redingote est fermée sur le côté & forme devant un tablier arrondi. Derrière, elle se relève en marquant beaucoup de plis très-bouffants. Le devant et le tour de la redingote sont garnis d'une guipure blanche ou noire & quelquefois d'une broderie au passé avec un grand effilé au bord.

On fait, pour les premiers jours d'hiver, de charmants petits chapeaux de dentelle noire, avec des guirlandes rondes de fleurs mélangées. Les longues barbes du chapeau se nouent de côté, derrière l'oreille gauche. On en voit d'autres qui tiennent à la fois du chapeau rond & du chapeau fermé. On les orne de deux grandes plumes frisées, s'avancant sur le front & se mélangeant avec des ornements de velours. Ces chapeaux sont pour la plupart sans brides. On peut leur en ajouter soit en velours, soit en dentelle.

Tu veux utiliser une ancienne robe de soie noire.

Fais alors une jupe et un corsage de couleur : en soie, en cachemire ou en alpaga. Je le suppose *bleu*, tu mettras sept volants en pareil, qui monteront très-haut sur la jupe, & chacun de ces vo-

lants sera garni d'un autre petit volant de soie noire plissé à plat. Il sera ourlé ou découpé. Le corsage aura un semblable petit volant de soie noire formant une ouverture par devant en châle ou en carré. Large ceinture bleue, garnie tout autour d'un petit volant noir.

Voici, pour finir, deux ou trois modèles de costumes noirs :

Jupe à longue traîne, pouvant se relever en gros pouff derrière. Au bas de cette jupe, un haut volant, liséré de velours noir. Au-dessus, une triple ruche en gros grain noir, posée à plis creux & lisérée de velours noir. La casaque forme devant deux longues basques carrées, semblables à des pans d'écharpe, & relevées derrière en double panier par de nombreux plis très-chiffonnés. Cette casaque est garnie tout autour d'un grand effilé de soie noire, lequel est surmonté d'une ruche un peu moins grosse que celle qui fait la tête du volant de la longue jupe. Manches droites, fermées dans le bas par trois petits volants, à plis creux, lisérés de velours noir. Autour du cou, grosse ruche comme celle qui surmonte le volant.

Costume court en faye noire : le jupon a douze petits volants effilés & tuyautés. On les effile de la hauteur d'un centimètre à la tête, & de deux dans le bas. Petite jupe très-courte par devant, relevée très-haut des côtés, & formant un gros pouff par derrière. Un petit volant, comme ceux du jupon, la garnit tout autour. Corsage plat & montant. Paletot sac à revers, fendu sous les bras & par derrière. Grandes manches pagodes. Le tout garni comme la jupe. Large ceinture en pareil, ornée comme le reste du costume.

Costume court en taffetas très-brillant. La première jupe a dans le bas deux volants bordés de velours noir, garnis d'une petite guipure & ayant pour tête un bouillon repris en haut & en bas, par un biais de velours noir. La tunique est ouverte devant & fait un peu la pointe par derrière, quoiqu'elle relevée & bouffante près de la taille. Un volant, un peu moins haut que ceux du jupon, surmonté d'un bouillon, l'orne tout autour. Petite casaque collante & à basques carrées par devant. Manches plates avec garnitures remontant en gantelet. Ceinture de taffetas en biais, ayant la forme d'une large cravate, garnie d'une guipure & d'un bordé de velours.

Tous ces costumes peuvent se faire en soie de couleur. Celui dont les volants sont effilés est très-joli en étoffe glacée & changeante.

---

Une erreur s'est glissée dans notre numéro d'octobre, page 318 : Les excellents produits de monsieur Bonneville ne se vendent pas chez lui, mais bien chez messieurs Philippe & Compagnie, rue d'Enghien, 24.

---



## SOMMAIRE

### ONZIÈME CAHIER

Alphabet — *Rachel* — Parure pour enfant — Petite garniture — Entre-deux — Bottine tricotée pour baby — Entre-deux filet guipure — Bande appliques pour ameublement — Parure — *Blanche* — Écusson avec L. M. — *Anais* — P. L. — B. V. enlacés — Entre-deux — S. A. enlacés — *Émilie* — R. T. — *Camille* — Feston pour robe — Corsage-bavoir — V. M. enlacés — Dessous de lampe au crochet — Bourrelet de porte — Dentelle filet guipure — Dentelle frivolité & mignardise — Bourrelet de fenêtre — Garniture — G. R. — Parure pour robe ouverte — H. A. — Écusson avec B. M.

### PLANCHE XI

#### PREMIER COTÉ

Bonnet du matin.  
Water-proof pour petite fille de neuf à onze ans.

#### DEUXIÈME COTÉ.

Gilet de flanelle.  
Paletot pour petit garçon.

### CALENDRIER

Première partie du calendrier pour l'année 1870.

### GRAVURES DE MODE (1)

#### PREMIÈRE GRAVURE

*Première toilette.* — Robe en faye ornée d'un volant plissé, surmonté d'un effilé-glands avec tête en velours. — Tunique & pèlerine avec nœuds, ornées du même effilé. — Ceinture, coques alternées avec des pans bordés de l'effilé. — Chapeau en tulle, diadème relevé en velours liséré de faye; derrière, revers en velours; bouquet de réséda & boutons de roses rouges, nœud en velours retombant sur le chignon.

*Deuxième toilette.* — Robe en drap plissé, interrompu, festonné & bordé d'un velours. — Tunique avec feston surmonté d'un velours. — Jockey formant derrière pèlerine ouverte, festonné de même. — Chapeau en dentelle, bandeau croisé en velours, diadème en dentelle, panache en plume mélangé de pensées en velours de

deux nuances, petite touffe de pensées sur le côté de la barbe.

*Toilette d'enfant.* — Robe en popeline d'Irlande. — Manteau en drap orné de boutons posés entre deux velours. — Toque en feutre bordée d'un velours posé au bas d'un double ruché en faye; nœud à pans, petite branche de boutons de roses & plumes noires.

#### GRAVURE D'ENFANTS

Nouveaux costumes d'enfants des magasins du GRAND MARCHÉ-PARISIEN, 3, rue Turbigo.

*Raoul.* — *Costume de petit garçon.* — Veste en velours bordée d'un large biais en satin; col marin. — Jupe plissée en tartan écossais. — Chapeau en feutre avec large galon moiré & plume de paon.

*Bien-aimée.* — *Toilette de baby.* — Robe en satin Devonshire ornée de biais & de plissés en étoffe pareille; boutons assortis à la nuance de la robe. — Chemisette avec devant en toile. — Chapeau en velours royal plissé en faye; longue plume.

*Bonne amie.* — Costume en sergé de Hongrie avec biais & plissés de même étoffe. — Pèlerine formant berthe carrée devant. — Tunique avec pouff & tablier devant. — Chapeau en velours, plume retenue par une branche de feuillage.

*Miss Lucy.* — Robe en popeline de Lyon avec large volant en biais. — Pardessus mac-farlane en drap Moskowa orné de soutache. — Chapeau en feutre avec draperie en gaze, voile enroulé en cravate.

*Sans-souci.* — Jupe en cachemire, ornée de trois volants en biais lisérés de faye. — Chemisette en foulard. — Paletot cintré, orné de larges biais en velours noir, plaques chinoises & effilé. — Chapeau en velours; biais en velours & touffe de plumes.

Les abonnées à l'édition violette & à l'édition verte recevront au 16 les patrons suivants :

Corsage à basque pour dame âgée.

Sortie de bal.

Tunique & Pèlerine, 2<sup>me</sup> toilette de la gravure du 1<sup>er</sup> novembre.

Corsage, 1<sup>re</sup> toilette de la gravure du 1<sup>er</sup> novembre.

Les abonnées à l'édition verte recevront, en plus, les patrons suivants à pièces indépendantes, pouvant se découper :

Corsage ouvert et tunique en dentelle pour toilette de soirée ou de dîner.

(1) Chapeaux de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.



## ÉNIGME

Enfanté par l'orgueil, j'ai causé de grands maux,  
 Et le cœur que j'atteins n'a jamais de repos ;  
 Plus innocent, effet d'un maternel caprice,  
 J'en imprime à l'enfant la marque accusatrice ;  
 Ou bien, tourment léger, m'attaquant à tes doigts,  
 Lecteur impatient, je t'agace parfois.

## MOSAÏQUE

### LA CHATELAINE DE LA ROCHE-GUYON.

Le comte de Warwick assiégea dans son château de la Roche la veuve de Guy VI de la Roche-Guyon, tué à la bataille d'Azincourt. Sommée de se rendre au roi Henri V d'Angleterre, qui lui dit : — Prêtez-moi serment & je vous laisserai vos terres, seigneuries & meubles, elle lui répondit : — J'aime mieux tout perdre & m'en aller sans biens, moi & mes enfants, que mettre moi & mes enfants ès-mains des anciens ennemis de ce royaume, & délaisser ainsi mon souverain seigneur & roi.

Elle perdit tout en effet, & s'en alla pauvre, de cette demeure qu'elle ne voulait pas conserver au prix d'une félonie. Cette courageuse femme était fille de Jean Bureau, chambellan du roi Charles V. Les ruines du château de la Roche existent encore dans le département de Seine-et-Oise.

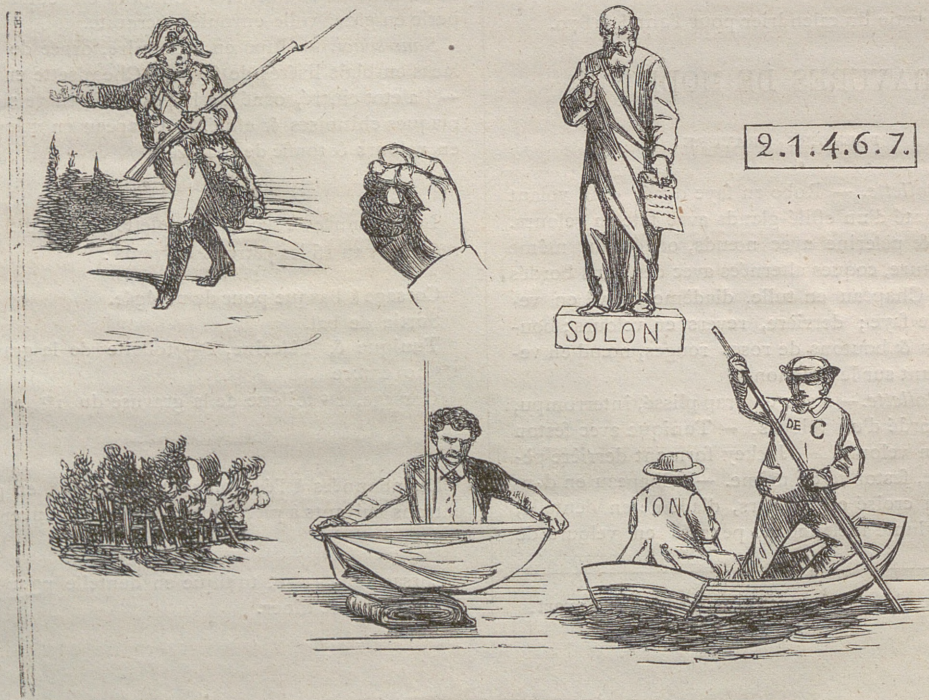
\*\*

Sans la pensée d'un autre monde, je ne comprendrais pas celui-ci.

EUGÉNIE DE GUÉRIN.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE : *Ne fais rien qui n'achève bien.*

## RÉBUS





se faire qu'entre les abonnées, l'administration du Journal n'en saurait accepter la responsabilité.

*Mademoiselle Charlotte...* — Nous avons bien supposé qu'il y avait malentendu. Veuillez vous adresser à M<sup>me</sup> Nanteau, 3, rue de Rohan, elle pourra, je crois, vous en procurer des-sinés sur cachemire.

*Marguerite T.* — Pris note; impossible de vous promettre plusieurs éditions. — Certainement pas pour cette année.

*La musique est le langage du cœur.* — Désirant procurer d'agréables surprises à nos abonnées, nous ne pouvons divulguer à l'avance nos projets. — Je vous engage à employer le cold-cream vivifique, chez M. Philippe, 24, rue d'Enghien.

*C. N. à O. H.* — Le *Cours de Littérature* de Demogeot, à la librairie Hachette, boulevard Saint-Germain, n<sup>o</sup> 77.

*4imée.* — Nous sommes réellement désolée de répondre par un refus à cette tout aimable lettre; mais, hélas! il nous est impossible de publier tous les chiffres demandés, & surtout d'envoyer à une seule abonnée ses initiales en plusieurs genres. Vous adresser à M. Gouyon, 45, rue du Bac.

*M<sup>me</sup> G., à T.* — Les robes se font rondes, les lés ne sont pas coupés, on laisse les deux lisières à l'étoffe du haut en bas, sauf à celui de devant, qui est étroit du haut, tout à fait plat & qui va en s'élargissant jusqu'en bas; le bord de l'ourlet est arrondi, nous avons envoyé un patron dans un des précédents numéros, vous verrez que le devant seul est plat, le reste de la jupe est froncé; la pointe du devant est le seul patron que l'on ait à donner, il vous servira également pour tailler tous vos jupons blancs et de couleur. — Les robes & les jupons des petites filles se font comme ceux de leur maman, avec le lé de devant coupé en biais & le reste de la jupe froncé. — Le velours fait de fort jolies garnitures; on l'emploiera beaucoup cet hiver.

*M. A., à Layrac.* — Veuillez vous adresser directement pour ces fournitures à M<sup>me</sup> Nanteau, 3, rue de Rohan.

*Près du berceau d'Édith.* — Votre lettre nous est parvenue trop tard; probablement nous en publierons un dans le courant de l'hiver, nous ne pouvons préciser l'époque. — Si vous désirez l'avoir immédiatement, il suffit de nous envoyer 1 fr. 50 c. pour chaque patron.

*Pour ma petite nièce de trois ans.* — Le petit collet à capuchon, en cachemire ouaté; on peut le doubler de foulard.

*1280, à S.* — Nous ne nous chargeons pas de commissions au-dessous de 20 francs. Veuillez donc écrire directement à M<sup>me</sup> Nanteau, 3, rue de Rohan.

*Une abonnée indécise.* — Le fond de votre bénitier étant fait au métier, il suffit de passer légèrement à l'envers une éponge imbibée d'eau gommée avant de démonter le canevas; lorsqu'il est parfaitement sec, vous posez vos petits cuirs; vous fixez un carton à l'envers du canevas, & un à l'envers de la doublure, puis vous faites votre surjet.

*J. R. C.* — Vous trouverez dans les vastes magasins du Grand Marché parisien, 3, rue Turbigo, un choix très-varié pour toutes vos emplettes d'hiver, en robes, jupons, lingerie, confections, bonneterie, voire même les fourrures & parapluies; quant aux costumes tout faits pour vos chers babies, notre gravure de ce mois vous offre un spécimen des nouveautés de cette maison.

*Une convalescente.* — Employez avec persévérance l'eau &

la pommade vivifique, en dépôt chez Philippe, 24, rue d'Enghien, vous verrez bientôt s'arrêter la chute de vos cheveux, & au bout de quelque temps ils recommenceront à pousser. — Ces produits sont également excellents comme usage journalier; nous engageons donc votre sœur à les employer, bien qu'elle ait été assez heureuse pour échapper à cette cruelle maladie.

*De ma chambre bleue autrefois! verdâtre aujourd'hui.* — Non, ce malheur n'est pas irréparable, adressez-vous à la teinturerie Marchal, 17, rue Royale, la métamorphose sera complète; il faudra sans doute vous résigner à avoir votre meuble d'un bleu un peu plus foncé, mais il n'en sera pas moins joli. Vous pouvez envoyer dans cette maison les robes & rubans dont vous voulez vous servir cet hiver; les nuances claires seront teintes en telle couleur que vous choisirez, & avec l'apprêt, l'uni du neuf sans brisures; votre manteau de velours vous sera rendu sans aucune trace de l'accident qui l'a entièrement couvert de taches & qui vous a forcée à le mettre de côté; il faut le dédoubler avant de l'envoyer.

*Rêvant comme à vingt ans.* — Nous sommes véritablement désolée de venir vous réveiller aussi désagréablement, mais la transformation de ce manchon, coûterait au moins 22 fr., & il ressemblerait à une fourrure d'agneau; il n'aurait nullement le brillant de l'astrakan, & pour 50 à 55 fr. vous auriez un manchon en véritable astrakan; toutefois, la maison Pfeiffer-Chocquet, 10, rue Richelieu, se chargera de vous le teindre, ou mieux, de vous en fournir un neuf.

*Une amie sincère de Jeanne et Florence.* — Nous n'avons plus aucun exemplaire séparé de ces feuilles, nous ne pouvons donc vous les envoyer; il ne nous reste que des numéros complets; si vous le désirez, nous vous l'expédierons sur votre demande accompagnée de 1 fr. 50 c. — Nous avons publié ce travail il y a quelques années; nous ne vous en sommes pas moins reconnaissante de votre aimable attention.

*Villa des fleurs.* — Adressez-vous au magasin du Grand Marché parisien, rue Turbigo, 3. — Vous recevrez les échantillons que vous aurez demandés, en fixant approximativement les prix et les genres d'articles que vous désirez. — Si votre commande dépasse 25 francs, elle vous sera expédiée franco. — Si elle dépasse 100 francs, vous bénéficierez d'un escompte de 3 pour 100.

*De ma cage dorée.* — Je l'ai répété bien souvent & je me répète encore en vous envoyant à l'eau vivifique, chez M. Philippe, rue d'Enghien, n<sup>o</sup> 24. — Je vous conseille également sa pommade vivifique. — Le prix du flacon d'eau vivifique est de 2 francs.

*Lac de Côme.* — Vous nous demandez, madame, ce que c'est que la *veloutine*. La *veloutine* n'est pas un fard; c'est tout simplement une poudre de riz diaphane; sa composition au bismuth est très-avantageuse, d'abord au point de vue de sa fraîcheur, puis à celui de l'hygiène. La *veloutine* se vend chez *Ch. Fay*, rue de la Paix, n<sup>o</sup> 9. Il ne suffit pas de donner de l'éclat à la beauté, il faut encore que le ton soit en rapport avec le teint; voici pourquoi il y a plusieurs *veloutines*: la *veloutine* teintée pour les femmes au teint pâle, et la *veloutine* Rachel. Le prix ne varie pas; c'est toujours 5 fr., y compris la houppette en cygne.

*Une abonnée enthousiaste.* — La maison Candès, boulevard Saint-Denis, n<sup>o</sup> 26.

#### Avis à lire avant de réclamer.

Dans la plupart des exemplaires, la musique qui accompagne ce numéro porte par erreur a date de septembre.



## TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DU 1<sup>er</sup> NOVEMBRE.

	Pages
<b>INSTRUCTION</b> — Canaletti, par ERNEST CHESNEAU.....	321
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> — Adélaïde Capece Minutolo, par M <sup>me</sup> AUGUSTUS CRAVEN, née DE LA FERRONAYS... 324	324
— — L'Année géographique, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.....	325
— — La Perle d'Antioche, par M. l'abbé BAYLE.....	326
<b>ÉDUCATION.</b> — Mesdemoiselles Prémagny (suite et fin), par M. C.....	326
— — La famille Reydel (suite), par M <sup>me</sup> M. BOURDON.....	332
— — La Demoiselle de Compagnie (suite), par M <sup>me</sup> la comtesse DE LA ROCHÈRE.....	339
<b>POÉSIE.</b> — Au bord des Bois, par M <sup>me</sup> MARIE JENNA.....	345
<b>REVUE MUSICALE.</b> — Les Ruines de Pompei. — Les Masques. — La Vieilleuse. — La Petite Fadette, par M <sup>lle</sup> MARIE LASSAVEUR.....	345
<b>ÉCONOMIE DOMESTIQUE.</b> — Volaille en daube. — Endives à la crème.....	347
<b>CORRESPONDANCE.</b> — Florence à Jeanne.....	347
<b>MODES.</b> .....	349
<b>ENIGME.</b> — <b>MOSAÏQUE.</b> — <b>REBUS.</b> .....	352

**Deux Gravures de Modes. — Deux morceaux du Calendrier de 1870. — Musique. — 11<sup>e</sup> Cahier : Broderies et petits travaux. — Planche XI.**

**Nous ne répondons que des Abonnements qui nous sont demandés directement**

Il ne sera fait droit à aucune réclamation nous parvenant après le 20 du mois pour Paris, et le 25 pour les Abonnements servis par la poste, et qui ne serait pas accompagnée du numéro d'ordre.

**Le JOURNAL DES DEMOISELLES se charge de toute espèce de Commissions, pourvu que ces Commissions soient d'une valeur d'au moins 20 fr. — (excepté pour les achats de librairie, pour lesquels le prix des achats peut être inférieur à 20 fr.). — Toilettes, Confections, Étoffes d'Ameublement, Livres, Gravures, Musique..., Articles de Paris, etc., etc. — Envoyer un Mandat sur la Poste.**

### EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

MODÈLES DE TAPISSERIE	FAC SIMILE D'AQUARELLES ET PEINTURES A L'HUILE	CARTONNAGES. — OUVRAGES DE FANTAISIE
Pouff héraldique..... 1 »	Singes..... 1 »	Coffret gothique..... 1 50
Pouff égyptien..... » 50	Bouquet de roses..... » 50	Chalet..... 1 »
Pouff indien..... » 50	Grand bouquet, pavots et camélias..... » 75	Abat-jour, incendie..... » 75
Prie-Dieu..... 1 50	Nid d'oiseaux..... » 50	Abat-jour, illumination des Champs-Élysées..... » 75
Pantoufle violette..... » 50	Jeune Bergère..... 1 »	Abat-jour, feuille de vigne... » 25
Pantoufle lilas..... » 50	Le Petit Poucet, Chacun son tour, Combien pour un, La Tentation, Hironnettes (décalcomanie)..... » 25	Vide-poche..... » 50
Mouton camaïeu..... » 50		Porte-Montre..... » 25
Paysanne italienne..... » 50		Jardinière..... » 50
Chaise style Louis XIII..... » 50		Pochette à ouvrage..... » 25
Lambrequin, feuille de vigne » 50		Porte-cigare rouge et or sur fond gris..... » 25
Lambrequin rose sur fond bleu » 50		Pelote..... » 50
Guirlande de fleurs pour écran. 1 »		Dessous de lampe à fleurs bleues..... » 25
Bande algérienne..... » 50		Dessous de lampe soutaché noir sur fond violet..... » 25
Bande pour ameublement... » 50		Pantoufle, estamp. rouge et or. » 50
Descente de lit (cachemire)... » 50		Pantoufle, estamp. noire et bleue » 50

**PETIT MANUEL DE TRAVAUX  
1 FRANC**

# LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

*Paraissant le 15 de chaque mois, à partir du 15 Novembre.*

**Prix : 6 francs par an pour Paris; — 7 fr. 50 c. pour les Départements**

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur du Journal des Demoiselles



AUX ARMES DE FRANCE ET DE RUSSIE



Tous les Produits sortant de la Maison L. LEGRAND, doivent porter cette marque de Fabrique

## PRODUITS SPECIAUX DE LA MAISON L. LEGRAND

PARFUMEUR DE L'EMPEREUR, DES COURS DE FRANCE, DE RUSSIE ET D'ITALIE.

RUE SAINT-HONORE, 207, PARIS

# CATALOGUE PRIX-COURANT

Payable comptant en bons sur la poste

### SAVONS POUR LA TOILETTE

POUR NETTOYER, BLANCHIR ET ADOUCIR LA PEAU

SAVONS EXTRA-FINS Modèle ovale aux parfums suivants:

Bouquet Roses du Roi, Bouquet de l'Impératrice, Violette de Parme, Jockey-Club, foin fraîchement Coupé, Ambroisie, Musc, etc., le pain, 2 fr. 50, la boîte de six pains. . . . .	12
SAVONS ORIZA parfum délicieux. Le meilleur des savons et le plus doux à la peau (d'après le rapport du Dr O. REVEIL. Le pain, 2 fr., la boîte de 3 pains. . . . .	5
SAVON COLD-CREAM SOLIDIFIÉ . . . . . le pain	2
— LACTHARIUS ou SUC DE LAITUE . . . . .	2
— DULCIFIÉ N° 1 assortis de parfums . . . . .	1 50
— FIN N° 3 — — — — —	1
— AU MIEL (en carton de 3 pains), la boîte. . . . .	2
— DE PARIS assortis de couleurs et d'odeurs . . . . .	60
ou la douzaine. . . . .	7 20

### CRÈME DE SAVON

A l'usage de la Barbé

ORIZA-CREAM-MOUSSEUSE bon parfum et facilitant l'action du rasoir le pot . . . . .	2 50
CRÈME A L'AMANDE AMÈRE . . . . .	1 50 et 3
CRÈME SAVON DE NAPLES AU BOUQUET. . . . .	2 et 3 50
CRÈME ADOUCISSANTE D'AMBROISIE . . . . .	2 et 3 50
POUDRE DE SAVON pour la barbe . . . . . la boîte. 60 c. 1 fr. et	3 50
ORIZA-SOAP-POWDER poudre de savon Oriza. . . . . la boîte.	1 50

### POMMADÉS DIVERSES

POUR LES CHEVEUX

CRÈME DE L'IMPÉRATRICE, Pommade des blondes . . . le pot 5 et	6
ORIZA-FLUID, pommade nutritive, fortifiante, assortie de tous les parfums fins et suaves. . . . . le pot.	5
ORIZA-PHILOCOME, moelle de bœuf et huile de noisettes au quinquina, assortie de parfums . . . . . le flacon.	2 50
POMMADE TONIQUE AU BAUME DE TANNIN préparée selon la formule du Dr CHOMEL, pour faire pousser les cheveux, le pot 3 et	5
POMMADE ÉPIDERMALE pour guérir le cuir chevelu des maladies épidermiques, tels que boutons, pellicules etc. . . . . le pot.	3
COSMÉTIQUE-FIXATEUR pour les cheveux. . . 1 fr., 1 fr. 50, 2 et	3
ORIZA-COSMÉTIQUE pour fixer les cheveux . . . . .	2 50
HUILES, DIVERS PARFUMS. . . . . 75 c., 1 fr., 1 fr. 50 et	2
ORIZA-OIL huile surfine de noisettes assorties d'odeurs. . . le flacon.	2 50

### LOTIONS BIENFAISANTES

POUR LES CHEVEUX.

EAU TONIQUE ET ANTIPELLICULAIRE de quinine LEGRAND (selon la formule du Dr CHOMEL) pour nettoyer la tête, entretenir la santé aux cheveux et arrêter leur chute instantanément, le flacon	3
EAU ROMAINE ET ATHÉNIENNE . . . . . le flacon. 1 fr. 50 et	3

### CRÈMES ADOUCISSANTES

POUR LA PEAU

CRÈME-ORIZA DE NINON DE L'ENCLOS pour blanchir, adoucir la peau, lui donner la transparence et le velouté de la jeunesse, et entretenir la beauté jusqu'à l'âge le plus avancé . . . . . le pot.	5
CRÈME-PRINTANNIÈRE aux fraises et lait de benjoin. . . . .	2
COLD-CREAM A LA ROSE . . . . . 1 fr. 50 et	2

### LOTION ÉMULSIVE

POUR LES TACHES DE ROUSSEUR.

ORIZA-LACTÉ pour blanchir, rafraîchir le teint, détruire les rides à la peau et les taches de rousseur. . . . . le flacon.	5
L'ESPRIT CONCENTRÉ DE BENJOIN-VANILLE. . . le flacon. 2 et	3

### PÂTES ÉMOLLIENTES

POUR LES MAINS.

PÂTE ROYALE DE NOISETTES pour adoucir la peau, prévenir et guérir les gercures et engelures aux mains . . . . . le pot.	2 50
PÂTE AU MIEL. . . . . le flacon ou pot.	1 50
PÂTE DES SULTANES en poudre . . . . . le rouleau 1 fr. et	2

### POUDRES DE FLEURS DE RIZ

PARFUMÉES

ORIZA-POWDER fleurs de riz de la Caroline . . . paquet 125 gr.	1 50
ORIZA-POWDER — — — — — 250 gr.	3
ORIZA-POWDER — — — — — boîte avec houppe de cygne	3
ORIZA-POWDER — — — — — boîte porcelaine décorée, avec houppe de cygne.	5
DIVERSES POUDRES DE RIZ à la Duchesse, à la Maréchale, violette de Parme et Rosée aux fraises . . . . . paquet 125 grammes.	1 25
— — — — — 250 —	2 50
En boîte avec houppes de cygne	2 50

### POUDRÉS

A POWDRER LES CHEVEUX.

BLANCHE PURGÉE à l'esprit de vin, Maréchale et violette, paquet de 125 grammes. . . . .	50
POUDRE DIAMANTÉE en étui élégant. . . . .	3
POUDRE D'OR ÉTINCELLE en boîte . . . . .	6
POUDRE BLONDE, CHATAIN ET BRUNE en boîte. . . . .	2
— — — — — en paquet de 125 gr. . . . .	1

### DENTIFRICES - HYGIÉNIQUES

ORIZA-DENTIFRICE, Elixir supérieur pour les dents . . . le flacon.	3
ORIZA-DENTAIRE, nouvelle pâte et poudre pour blanchir les dents sans altérer l'émail, le pot ou la boîte. . . . .	3



## EAUX DE TOILETTE DIVERSES

ORIZA-FLOWERS (blanche) parfum suave . . . . .	le flacon.	3 et 4 »
ORIZA-FLOWERS (ambrée) — — — — —	— 3 fr. 50 et	5 »
ORIZA-SCOTH-LAVANDER, fleurs de lavande d'Écosse, ambrée le flacon.	2 fr. 50 et	5 »
EAU FLOREINE assortie des parfums suivants: Ess-Bouquet, Orange de Portugal, Verveine des Indes et Violette des Alpes . . . . .	2 et 4 »	
ORIZA-ACIDULINÉ, Vinaigre aromatique et anti-méphitique, pour la toilette . . . . .	le flacon.	1 50
EAU DE COLOGNE DE LA COUR, qual. extra-fine, le fl. 2 fr., 4 et	6 »	
VINAIGRE DISTILLÉ, aux Violettes de Nice . . . . .	le flacon.	1 50
EAU DES ALPES, Eau de toilette des Souverains du Nord. 2 50 et	5 »	

## FARDS DE VILLE

Invisibles et inoffensifs

ORIZA-BLANC à base de fleurs de riz . . . . .	la boîte avec tampon.	6 »
ORIZA-ROSE, extrait des roses de mai . . . . .	— — — — —	6 »
ORIZA-BLANC, (Fard liquide) flacon en étui . . . . .	— — — — —	5 »
ORIZA-BLANC & ROSE (Fards en poudre) . . . . .	la boîte.	3 »
VINAIGRE DE ROUGE (Fards liquides), extrait des fleurs, le flacon. 1 fr., 1 fr. 50, 2 et	3 »	
LAIT DE PERLES & EAU BLANCHE, pour l'Impératrice, le flacon	5 »	
BLANC DE LYS pour le teint . . . . .	2 50	
BLANC DE PERLES & DE NEIGE . . . . .	2 50	

## TEINTURES

POUR LES CHEVEUX ET LA BARBE.

L'ORIZALINE-VÉGÉTALE pour teindre instantanément et d'une manière naturelle les cheveux et la barbe en BLOND, CHATAIN, BRUN et NOIR sans danger pour la santé ni pour la peau, la boîte avec les brosses nécessaires à l'application contenant la manière de s'en servir . . . . .	Prix.	6 »
Sans boîte ni brosses, les flacons seulement, petit modèle . . . . .	— — — — —	5 »
— — — — — très gr. modèle . . . . .	— — — — —	15 »
L'ORIZALINE-WATER. Préparation aux jaunes d'œufs et feuilles de de rose pour dégraisser les Cheveux avant de se teindre, ce qui est indispensable pour obtenir une réussite complète . . . . .	prix.	2 »
L'ORIZALINE-FIXATEUR pour régulariser la nuance dans les Cheveux, lorsque, par suite d'inexpérience ou manque d'habitude, les cheveux sont irrégulièrement teints . . . . .	prix.	1 50

## L'ORIZALINE-POMMADE

POMMADE PARFUMÉE pour ramener progressivement les cheveux à leur couleur naturelle; elle s'emploie comme une pommade ordinaire à l'aide d'une brosse . . . . .	le pot.	6 »
MASTIC ÉGYPTIEN pour teindre les cheveux . . . . .	la boîte.	3 »
NOIR D'ÉBÈNE pour les cils . . . . .	— — — — —	3 »

# ESS-ORIZA

PARFUMS CONCENTRÉS POUR PARFUMER LE LINGE ET LE MOUCHOIR

PRIX: LE FLACON, petit modèle dans un étui élégant. 2 fr. 50  
grand modèle — — — — — 5 »

Oriza-Lys	Oriza-Mignon.	Bouquets-Spring-flowers.	Verveine des Indes.
Oriza-Derby-fashion.	Oriza-Souverain.	— de foin ft coupé.	New-Mown-hay.
Oriza-Ilang de Chine.	Oriza-Royal.	Violette blanche.	Fleurs de France.
Oriza-Suave.	Oriza-Fleuri.	— de Parme.	Rose du Roi.
Oriza-Bi. L. Legrand.	Bouquets Jockey-Club.	Héliotrope du Japon.	— Mousseuse.
Oriza-de la Cour de France.	— Mousseline de l'Inde.	Réséda d'Italie.	— Thé.
Oriza-de l'Exposition.	— de l'Impératrice.	Orange-Mandarine.	Miel d'Angleterre.
Oriza-de la Caroline.	— de l'Empereur.	— de Portugal.	— de France.

SACHETS EN PAPIER ET SATIN DE TOUTES GRANDEURS (FAITS SUR COMMANDE)

PASTILLES ODORANTES pour brûler dans les Appartements

LA BOITE : 3, 4 & 5 fr.

VAPORISATEUR ET PULVÉRISATEUR DES PARFUMS LIQUIDES

pour parfumer les Appartements, le Linge, les Vêtements et les Tentures

ÉPONGES DE SYRIE, DE VENISE ET DE L'ARCHIPEL POUR LA TOILETTE

NOTA. — L'Opuscule LA BEAUTÉ ÉTERNELLE ou l'art de conserver sa fraîcheur et sa beauté sera ajouté gratuitement aux commandes.

## AVIS IMPORTANT

AUX ABONNÉES DES JOURNAUX DES DEMOISELLES, & PETIT COURRIER DES DAMES

L'Administration, boulevard des Italiens, n° 1, désireuse d'être utile et agréable à ses nombreuses abonnées, s'est faite leur interprète auprès de l'honorable Maison L. LEGRAND pour solliciter d'elle le prix-courant de ses produits qui nous a été souvent demandé. Comme nous ne pouvions pas l'imprimer dans notre journal, nous préférons l'adresser sous une feuille détachée.

La Maison L. LEGRAND, désirant par réciprocité, favoriser celles de nos abonnées qui feront des achats dans sa Maison, sous la recommandation de notre journal, accorde pour un achat de VINGT à CINQUANTE FRANCS, 5 0/0 de remise. Ce dernier chiffre dépassé, elle expédiera FRANCO dans toutes les villes de France. Ces commandes seront payables en bons sur la poste, adressés FRANCO dans la lettre de demande, soit à M. THIERRY, administrateur du journal, 1, boulevard des Italiens, soit à la Maison L. LEGRAND, au nom du propriétaire actuel M. RAYNAUD, 207, rue Saint-Honoré, Paris.